BOOKSTACKS CLASSICS

La Comédie des Méprises

William Shakespeare (1564-1616)

Français EDITION

BOOKSTACKS EDITION

Publication record

Title	La Comédie des Méprises
Author	William Shakespeare (1564-1616)
Translator	François Guizot
Edition	Bookstacks French TEI edition
Published	22 August 2026
Edition ID	shakespeare-the-comedy-of-errors-fra
Canonical URI	bookstacks.org

Rights and availability

This derived TEI file is made available under the Creative Commons Attribution-ShareAlike 4.0 International License; the Project Gutenberg source is public domain in the United States. View the canonical license terms.

No ISBN has been assigned. The stable Bookstacks edition identifier and canonical URI above serve as the publication record for this digital edition. Bookstacks asserts no additional restriction over this generated PDF beyond the canonical source terms.

Table des matières

La Comédie des Méprises 1
Notice sur la comédie des méprises 2
La comédie des méprises 6
Acte premier 7
Acte deuxième 15
Acte troisième 29
Acte quatrième 43
Acte cinquième 63

La Comédie des Méprises

Note du transcripteur.

Ce document est tiré de :
OEUVRES COMPLÈTES DE
SHAKSPEARE
TRADUCTION DE
M. GUIZOT
NOUVELLE ÉDITION ENTIÈREMENT REVUE
AVEC UNE ÉTUDE SUR SHAKSPEARE
DES NOTICES SUR CHAQUE PIÈCE ET DES NOTES
Volume 2
Jules César.
Cléopâtre.—Macbeth.—Les Méprises.
Beaucoup de bruit pour rien.
PARIS
A LA LIBRAIRIE ACADÉMIQUE
DIDIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES AUGUSTINS
1864

LA COMÉDIE
DES MÉPRISES

Notice sur la comédie des méprises

Il est peu de comédies qui aient été aussi souvent et aussi diversement reproduites sur la scène que les *Ménechmes* de Plaute ; c'est la seule dette que Shakspeare ait contractée envers les auteurs dramatiques de l'antiquité. Mais il a su enrichir l'idée du poëte latin par l'apparence nouvelle qu'il lui donne et les incidents qu'il a multipliés. *Les Méprises* sont un vrai modèle d'intrigue. Tout le comique des situations résulte, il est vrai, d'une invraisemblance exagérée encore par Shakspeare ; car les deux frères jumeaux ont deux esclaves jumeaux comme eux, et qui portent le même nom. Mais, ainsi que l'observe très-bien M. Schlegel, il n'y a pas de degrés dans l'incroyable ; si l'on accorde une des ressemblances, on aura tort de faire des difficultés pour l'autre ; et si les spectateurs s'amusent des méprises, elles ne pourront jamais se croiser et se combiner trop diversement. La variété des événements et des rencontres imprévues des quatre frères ; le danger que court celui qui se voit arrêté pour dettes, et qui est ensuite enfermé comme fou, tandis que l'autre, voyant sa vie attaquée, est obligé de se réfugier dans une abbaye ; deux scènes d'amour et de jalousie sauvent la pièce de l'ennui que pourrait amener l'éclaircissement trop longtemps différé. Malgré toutes les intrigues qui s'entre-croisent, tout est lié dans la fiction, tout s'y développe de la manière la plus heureuse, et le dénoûment a quelque chose de solennel par la reconnaissance qui a lieu devant un tribunal auquel préside le prince.

Shakspeare a eu l'art de motiver son exposition ; dans les *Ménechmes* de Plaute, elle est faite au moyen d'un prologue ; mais ici elle consiste dans le grave récit des douleurs d'un père à qui la constance de ses regrets va coûter la vie.

Peut-être devons-nous être fâchés que Shakspeare n'ait pas conservé le personnage du parasite de Plaute ; mais Shakspeare ne connaissait tout au plus Plaute que par une traduction anglaise, et son génie indépendant et capricieux ne pouvait s'astreindre à imiter servilement un modèle. Comme Regnard, de nos jours, il a su introduire dans le cadre de l'auteur latin la peinture de son siècle, en conservant des noms classiques à ses personnages. Il serait plutôt à désirer que, moins entraîné par le vice de son sujet, il eût évité l'écueil des trivialités et quelques plaisanteries grossières, qui cependant sont toujours empreintes de ce cachet d'originalité dont Shakspeare marque ses défauts comme ses beautés.

L'aventure de Dromio avec la Maritome d'Antipholus de Syracuse rappelle naturellement les scènes si comiques de Cléanthis et de Sosie dans *Amphitryon*.

Le reproche de liberté, adressé par quelques critiques à Molière, qui cependant écrivait pour une cour jalouse des convenances jusqu'à la pruderie, prouve combien il était difficile de conserver le décorum dans un sujet aussi épineux ; et Shakspeare, favori de la cour, était encore plus le poëte du peuple.

Si cette comédie, moins intéressante par la peinture des caractères que par la variété des surprises où conduit la ressemblance des jumeaux, est inférieure aux autres comédies de Shakspeare, il faut autant l'attribuer au vice du sujet qu'à la jeunesse de l'auteur ; car ce fut une de ses premières pièces. Plusieurs critiques ont même prétendu qu'elle n'avait été que retouchée par lui. Mais il suffirait, pour y reconnaître Shakspeare, de quelques traits de morale qui attestent sa profonde connaissance du coeur humain. Avec quelle adresse l'abbesse qu'Adriana va consulter arrache à sa jalousie l'aveu de ses torts ! quels sages avis pour toutes les femmes !

Selon Malone, cette comédie aurait été écrite en 1593 ; et selon Chalmers, en 159l.—La traduction anglaise des *Ménechmes* de Plaute, par W. Warner, ne fut imprimée qu'en 1595 ; mais dans Hall et Hollingshed il est fait mention d'une jolie comédie de Plaute, qu'on dit avoir été jouée dès l'an 1520, et quelques-uns prétendent que c'étaient les *Ménechmes*.

En Allemagne, ce sujet a été traité aussi dès l'origine du théâtre ; mais c'est surtout en Italie que ce canevas a été souvent employé.

Nous citerons parmi les imitations françaises celles de Rotrou et de Regnard.

Donner l'analyse de la pièce de Rotrou, c'est donner en même temps l'extrait de celle de Plaute ; sa comédie est plutôt une traduction qu'une

imitation.

Ménechme Sosicle arrive à Épidamne, lieu de la résidence de son frère, sans savoir qu'il y est établi. Il est émerveillé de s'y voir connu et nommé par tout le monde, accablé des reproches d'une femme qui veut être la sienne, et des caresses d'une autre qui se contente d'un titre plus doux.

Rotrou a un peu adouci le personnage de la courtisane Érotie, dont il fait une jeune veuve qui met de la pruderie dans ses épanchements, et qui permet que Ménechme lui fasse la cour, pourvu, lui dit-elle,

Qu'elle demeure aux termes de l'honneur,
Que mon honnêteté ne soit point offensée,
Et qu'un but vertueux borne votre pensée.

Elle n'ignore pas cependant que Ménechme est marié. Shakspeare a été plus fidèle aux vraisemblances en conservant à ce personnage le caractère de courtisane que lui donne le poëte latin.

Regnard a imaginé une autre fable. Ses Ménechmes ne sont point mariés, tous deux veulent l'être et sont rivaux. L'un est un provincial grossier et brutal, qui vient à Paris recueillir la succession d'un oncle. Il a été institué légataire universel, parce que le défunt ignorait la destinée du second de ses neveux, qui avait quitté dès l'enfance la maison paternelle.

Cependant le chevalier Ménechme est à Paris, aux prises avec la mauvaise fortune ; une vieille douairière se sent toute portée à changer son sort en l'épousant, et le chevalier ne fait pas le difficile, lorsque son amour pour Isabelle, la propre nièce d'Araminte, lui ouvre les jeux sur l'âge de sa tante. C'est cette même Isabelle que son frère doit épouser, et que Démophon son père a promise à Ménechme, en considération de la succession qu'il vient recueillir. Le hasard instruit le chevalier de cette aventure, et il ne songe plus qu'à souffler à son frère sa maîtresse et son héritage. Peut-être n'est-ce pas là une intention très-morale, et le chevalier nous semble friser un peu les chevaliers des brelans, quoiqu'il se donne, lors de la reconnaissance, un air de générosité en partageant la fortune de l'oncle avec Ménéchme, et en lui cédant une de ses deux maîtresses.

On a aussi reproché à Regnard d'être trivial et bas ; reproche peu fondé, son comique nous semble au niveau de son sujet ; en voulant s'élever, il risquait, comme ses devanciers, de devenir froid et de cesser d'être plaisant. La comédie des *Ménechmes* est une de celles qui servent de fondement à sa réputation.

Nous ne citerons pas la comédie des *Deux Arlequins* de Le Noble, ni *les Deux Jumeaux de Bergame*. Les personnages de nos Arlequins nous

semblent fort heureusement choisis pour donner un air de vérité à ces sortes de pièces, à cause du masque qui fait indispensablement partie de leur costume, et de ce costume lui-même, qui prête à l'illusion plus que tout autre.

La comédie des méprises

PERSONNAGES
SOLINUS, duc d'Éphèse.
ÆGÉON, marchand de Syracuse.
ANTIPHOLUS d'Éphèse,
ANTIPHOLUS de Syracuse, frères jumeaux et fils d'Ægéon et d'Emilie, mais inconnus l'un à l'autre.
DROMIO d'Éphèse,
DROMIO de Syracuse, frères jumeaux et esclaves des deux Antipholus.
BALTASAR, marchand.
ANGÉLO, orfèvre.
UN COMMERÇANT, ami d'Antipholus de Syracuse.
PINCH, maître d'école et magicien.
ÉMILIE, femme d'Ægéon, abbesse d'une communauté d'Éphèse.
ADRIANA, femme d'Antipholus d'Éphèse.
LUCIANA, soeur d'Adriana.
LUCE, SUIVANTE DE LUCIANA.
UNE COURTISANE.
UN GEOLIER.
OFFICIERS DE JUSTICE ET AUTRES.
La scène est à Éphèse.

Acte premier

Scène I

[*Salle dans le palais du duc.*]

[LE DUC *D'ÉPHÈSE,* ÆGÉON, UN GEOLIER*, des officiers et autres gens de la suite du duc.*]

ÆGÉON
Poursuivez, Solinus ; accomplissez ma perte, et par votre arrêt de mort, terminez mes malheurs et ma vie.

LE DUC
Marchand de Syracuse, cesse de plaider ta cause ; je ne suis pas assez partial pour enfreindre nos lois. La haine et la discorde, récemment excitées par l'outrage barbare que votre duc a fait à ces marchands, nos honnêtes compatriotes, qui, faute d'or pour racheter leurs vies, ont scellé de leur sang ses décrets rigoureux, défendent toute pitié à nos regards menaçants ; car depuis les querelles intestines et mortelles élevées entre tes séditieux compatriotes et nous, il a été arrêté dans des conseils solennels, par nous et par les Syracusains, de ne permettre aucune espèce de négoce entre nos villes ennemies. Bien plus, si un homme, né dans Éphèse, est rencontré dans les marchés et les foires de Syracuse ; ou si un homme, né dans Syracuse, aborde à la baie d'Éphèse, il meurt, et ses marchandises sont confisquées à la disposition du duc, à moins qu'il ne trouve une somme de mille marcs pour acquitter la peine et lui servir de rançon. Tes denrées, estimées au plus haut prix, ne peuvent monter à cent marcs ; ainsi la loi te condamne à mourir.

ÆGÉON
Eh bien ! ce qui me console, c'est que, par l'exécution de votre sentence, mes maux finiront avec le soleil couchant.

LE DUC
Allons, Syracusain, dis-nous brièvement pourquoi tu as quitté ta ville natale, et quel sujet t'a amené dans Éphèse.

ÆGÉON
On ne pouvait m'imposer une tâche plus cruelle que de m'enjoindre de raconter des maux indicibles. Cependant, afin, que le monde sache que ma mort doit être attribuée à la nature et non à un crime honteux[1], je dirai tout ce que la douleur me permettra de dire.—Je suis né dans Syracuse, et j'épousai une femme qui eût été heureuse sans moi, et par moi aussi sans notre mauvaise destinée. Je vivais content avec elle ; notre fortune s'augmentait par les fructueux voyages que je faisais souvent à Épidaure, jusqu'à la mort de mon homme d'affaires. Sa perte, ayant laissé le soin de grands biens à l'abandon, me força de m'arracher aux tendres embrassements de mon épouse. A peine six mois d'absence s'étaient écoulés, que prête à succomber sous le doux fardeau que portent les femmes, elle fit ses préparatifs pour me suivre, et arriva en sûreté aux lieux où j'étais. Bientôt après son arrivée elle devint l'heureuse mère de deux beaux garçons ; et, ce qu'il y a d'étrange, tous deux si pareils l'un à l'autre, qu'on ne pouvait les distinguer que par leurs noms. A la même heure et dans la même hôtellerie, une pauvre femme fut délivrée d'un semblable fardeau, et mit au monde deux jumeaux mâles qui se ressemblaient parfaitement. J'achetai ces deux enfants de leurs parents, qui étaient dans l'extrême indigence, et je les élevai pour servir mes fils. Ma femme, qui n'était pas peu fière de ces deux garçons, me pressait chaque jour de retourner dans notre patrie : j'y consentis à regret, trop tôt, hélas ! Nous nous embarquâmes.—Nous étions déjà éloignés d'une lieue d'Épidaure avant que la mer, esclave soumise aux vents, nous eût menacés d'aucun accident tragique ; mais nous ne conservâmes pas plus longtemps grande espérance. Le peu de clarté que nous prêtait le ciel obscurci ne servait qu'à montrer à nos âmes effrayées le gage douteux d'une mort immédiate : pour moi, je l'aurais embrassée avec joie, si les larmes incessantes de ma femme, qui pleurait d'avance le malheur qu'elle voyait venir, et les gémissements plaintifs des deux petits enfants qui pleuraient par imitation, dans l'ignorance de ce qu'il fallait craindre, ne m'eussent forcé de chercher à reculer l'instant fatal pour eux et pour moi ; et voici quelle était notre

ressource,—il n'en restait point d'autre :—les matelots cherchèrent leur salut dans notre chaloupe, et nous abandonnèrent, à nous, le vaisseau qui allait s'abîmer. Ma femme, plus attentive à veiller sur son dernier né, l'avait attaché au petit mât de réserve dont se munissent les marins pour les tempêtes ; avec lui était lié un des jumeaux esclaves ; et moi j'avais eu le même soin des deux autres enfants. Cela fait, ma femme et moi, les yeux fixés sur les objets chers à nos coeurs, nous nous attachâmes à chacune des extrémités du mât ; et flottant aussitôt au gré des vagues, nous fûmes portés par elles vers Corinthe, à ce que nous jugeâmes. A la fin, le soleil, se montrant à la terre, dissipa les vapeurs qui avaient causé nos maux ; sous l'influence bienfaisante de sa lumière désirée, les mers se calmèrent par degrés, et nous découvrîmes au loin deux vaisseaux qui cinglaient sur nous, l'un de Corinthe, l'autre d'Épidaure. Mais avant qu'ils nous eussent atteints..... Oh ! ne me forcez pas de vous dire le reste ; devinez ce qui suivit par ce que vous venez d'entendre.

LE DUC
Poursuis, vieillard : n'interromps point ton récit : nous pouvons du moins te plaindre si nous ne pouvons te pardonner.

ÆGÉON
Oh ! si les dieux nous avaient témoigné cette pitié, je ne les aurais pas nommés à si juste titre impitoyables envers nous ! Avant que les deux vaisseaux se fussent avancés à dix lieues de nous, nous donnâmes sur un grand rocher ; poussé avec violence sur cet écueil, notre navire secourable fut fendu par le milieu ; de sorte que, dans cet injuste divorce, la fortune nous laissa à tous deux de quoi nous réjouir et de quoi pleurer. La moitié qui la portait, la pauvre infortunée, et qui paraissait chargée d'un moindre poids, mais non d'une moindre douleur, fut poussée avec plus de vitesse devant les vents : et ils furent recueillis tous trois à notre vue par des pêcheurs de Corinthe, à ce qu'il nous sembla. A la fin, un autre navire s'était emparé de nous ; les gens de l'équipage, venant à connaître ceux que le sort les avait amenés à sauver, accueillirent avec bienveillance leurs hôtes naufragés : et ils seraient parvenus à enlever aux pêcheurs leur proie, si leur vaisseau n'avait pas été mauvais voilier ; ils furent donc obligés de diriger leur route vers leur patrie.—Vous avez entendu comment j'ai été séparé de mon bonheur, et comment, par malheur, ma vie a été prolongée pour vous faire les tristes récits de mes douleurs.

LE DUC
Et au nom de ceux que tu pleures, accorde-moi la faveur de me dire en détail ce qu'il vous est arrivé, à eux et à toi, jusqu'à ce jour.

ÆGÉON
Mon plus jeune fils, et l'aîné dans ma tendresse, parvenu à l'âge de dix-huit ans, s'est montré empressé de faire la recherche de son frère : et il m'a prié, avec importunité, de permettre que son jeune esclave (car les deux enfants avaient partagé le même sort : et celui-ci, séparé de son frère, en avait conservé le nom,) pût l'accompagner dans cette recherche. Pour tenter de retrouver un des objets de ma tendresse, je hasardai de perdre l'autre. J'ai parcouru pendant cinq étés les extrémités les plus reculées de la Grèce, errant jusque près des côtes de l'Asie ; et revenant vers ma patrie, j'ai abordé à Éphèse, sans espoir de les trouver, mais répugnant à passer sans parcourir ce lieu ou tout autre, où habitent des hommes. C'est ici enfin que doit se terminer l'histoire de ma vie ; et je serais heureux de cette mort propice, si tous mes voyages avaient pu m'apprendre du moins que mes enfants vivent.

LE DUC
Infortuné Ægéon, que les destins ont marqué pour éprouver le comble du malheur, crois-moi, si je le pouvais sans violer nos lois, sans offenser ma couronne, mon serment et ma dignité, que les princes ne peuvent annuler, quand ils le voudraient, mon âme plaiderait ta cause. Mais, quoique tu sois dévoué à la mort, et que la sentence prononcée ne puisse se révoquer qu'en faisant grand tort à notre honneur, cependant je te favoriserai tant que je le pourrai. Ainsi, marchand, je t'accorderai ce jour pour chercher ton salut dans un secours bienfaisant : emploie tous les amis que tu as dans Éphèse ; mendie ou emprunte, pour recueillir la somme, et vis ; sinon ta mort est inévitable.—Geôlier, prends-le sous ta garde.

LE GEOLIER
Oui, seigneur.

[LE DUC *sort avec sa suite.*]

ÆGÉON
Ægéon se retire sans espoir et sans secours et sa mort n'est que différée.

[*Ils sortent.*]

Scène II

[*Place publique.*]

[ANTIPHOLUS *ET* DROMIO *de Syracuse ; UN MARCHAND.*]

LE MARCHAND
Ayez donc soin de répandre que vous êtes d'Épidaure, si vous ne voulez pas voir tous vos biens confisqués. Ce jour même, un marchand de Syracuse vient d'être arrêté, pour avoir abordé ici, et, n'étant pas en état de racheter sa vie, il doit périr, d'après les statuts de la ville, avant que le soleil fatigué se couche à l'occident.—Voilà votre argent, que j'avais en dépôt.

ANTIPHOLUS
[*à* DROMIO] Va le porter au Centaure, où nous logeons, Dromio, et tu attendras là que j'aille t'y rejoindre. Dans une heure il sera temps de dîner : jusque-là, je vais jeter un coup d'oeil sur les coutumes de la ville, parcourir les marchands, considérer les édifices ; après quoi je retournerai prendre quelque repos dans mon hôtellerie : car je suis las et excédé de ce long voyage. Va-t'en.

DROMIO
Plus d'un homme vous prendrait volontiers au mot, et s'en irait en effet, en ayant un si bon moyen de partir.

[DROMIO *sort.*]

ANTIPHOLUS
[*au marchand*] C'est un valet de confiance, monsieur, qui souvent, lorsque je suis accablé par l'inquiétude et la mélancolie, égaye mon humeur par ses propos plaisants.—Allons, voulez-vous vous promener avec moi dans la ville, et venir ensuite à mon auberge dîner avec moi ?

LE MARCHAND
Je suis invité, monsieur, chez certains négociants, dont j'espère de grands bénéfices. Je vous prie de m'excuser.—Mais bientôt, si vous voulez, à cinq heures, je vous rejoindrai sur la place du marché, et de ce moment je vous tiendrai fidèle compagnie jusqu'à l'heure du coucher : mes affaires pour cet instant m'appellent loin de vous.

ANTIPHOLUS
Adieu donc, jusqu'à tantôt.—Moi, je vais aller me perdre, et errer çà et là pour voir la ville.

LE MARCHAND
Monsieur, je vous souhaite beaucoup de satisfaction.

[LE MARCHAND *sort.*]

ANTIPHOLUS
[*seul*] Celui qui me souhaite la satisfaction me souhaite ce que je ne puis obtenir. Je suis dans le monde comme une goutte d'eau qui cherche dans l'Océan une autre goutte ; et qui, ne pouvant y retrouver sa compagne, se perd elle-même errante et inaperçue. C'est ainsi que moi, infortuné, pour trouver une mère et un frère, je me perds moi-même en les cherchant.

[*Entre* DROMIO *d'Éphèse.*]

ANTIPHOLUS
[*apercevant* DROMIO] Voici l'almanach de mes dates—Comment ? par quel hasard es-tu de retour si tôt ?

DROMIO
[*d'Éphèse*] De retour si tôt, dites-vous ? je viens plutôt trop tard. Le chapon brûle, le cochon de lait tombe de la broche : l'horloge a déjà sonné douze coups : et ma maîtresse a fait sonner une heure sur ma joue, tant elle est enflammée de colère, parce que le dîner refroidit. Le dîner refroidit parce que vous n'arrivez point au logis ; vous n'arrivez point au logis, parce que vous n'avez point d'appétit ; vous n'avez point d'appétit, parce que vous avez bien déjeuné : mais nous autres, qui savons ce que c'est que de jeûner et de prier, nous faisons pénitence aujourd'hui de votre faute.

ANTIPHOLUS
Gardez votre souffle, monsieur, et répondez à ceci, je vous prie : où avez-vous laissé l'argent que je vous ai remis ?

DROMIO
Oh !—Quoi ? les six sous que j'ai eus mercredi dernier, pour payer au sellier la croupière de ma maîtresse ?—C'est le sellier qui les a eus, monsieur ; je ne les ai pas gardés.

ANTIPHOLUS
Je ne suis pas en ce moment d'humeur à plaisanter : dis-moi, et sans tergiverser, où est l'argent ? Nous sommes étrangers ici ; comment oses-tu te fier à d'autres qu'à toi, pour garder une si grosse somme ?

DROMIO
Je vous en prie, monsieur, plaisantez quand vous serez assis à table pour dîner : j'accours en poste vous chercher de la part de ma maîtresse : si je retourne sans vous, je serai un vrai poteau de boutique[2] : car elle m'écrira votre faute sur le museau.—Il me semble que votre estomac devrait, comme le mien, vous tenir lieu d'horloge, et vous rappeler au logis, sans autre messager.

ANTIPHOLUS
Allons, allons, Dromio, ces plaisanteries sont hors de raison. Garde-les pour une heure plus gaie que celle-ci : où est l'or que j'ai confié à ta garde ?

DROMIO
A moi, monsieur ? mais vous ne m'avez point donné d'or !

ANTIPHOLUS
Allons, monsieur le coquin, laissez-là vos folies, et dites-moi comment vous avez disposé de ce dont je vous ai chargé ?

DROMIO
Tout ce dont je suis chargé, monsieur, c'est de vous ramener du marché chez vous, au Phénix, pour dîner : ma maîtresse et sa soeur vous attendent.

ANTIPHOLUS
Aussi vrai que je suis un chrétien, veux-tu me répondre et me dire en quel lieu de sûreté tu as déposé mon argent, ou je vais briser ta tête folle, qui s'obstine au badinage, quand je n'y suis pas disposé, où sont les mille *marcs*, que tu as reçus de moi ?

DROMIO
J'ai reçu de vous quelques *marques*[3] sur ma tête, quelques autres de ma maîtresse sur mes épaules ; mais pas mille marques entre vous deux.—Et si je les rendais à Votre Seigneurie, peut-être que vous ne les supporteriez pas patiemment.

ANTIPHOLUS
Les marcs de ta maîtresse ! et quelle maîtresse as-tu, esclave ?

DROMIO
La femme de Votre Seigneurie, ma maîtresse, qui est au Phénix ; celle qui jeûne jusqu'à ce que vous veniez dîner, et qui vous prie de revenir au plus tôt pour dîner.

ANTIPHOLUS
Comment ! tu veux ainsi me railler en face, après que je te l'ai défendu ?..... Tiens, prends cela, monsieur le coquin.

DROMIO
Eh ! que voulez-vous dire, monsieur ? Au nom de Dieu, tenez vos mains tranquilles ; ou, si vous ne le voulez pas, moi, je vais avoir recours à mes jambes. [DROMIO *s'enfuit.*]

ANTIPHOLUS
Sur ma vie, par un tour ou un autre, ce coquin se sera laissé escamoter tout mon argent. On dit que cette ville est remplie[4] de fripons, d'escamoteurs adroits, qui abusent les yeux ; de sorciers travaillant dans l'ombre, qui changent l'esprit ; de sorcières assassines de l'âme, qui déforment le corps ; de trompeurs déguisés, de charlatans babillards, et de mille autres crimes autorisés. Si cela est ainsi, je n'en partirai que plus tôt. Je vais aller au Centaure, pour chercher cet esclave : je crains bien que mon argent ne soit pas en sûreté.

[*Il sort.*]

Acte deuxième

Scène I

[*Place publique.*]

[ADRIANA *ET* LUCIANA *entrent*]

ADRIANA
Ni mon mari ni l'esclave que j'avais chargé de ramener promptement son maître ne sont revenus. Sûrement, Luciana, il est deux heures.

LUCIANA
Peut-être que quelque commerçant l'aura invité, et il sera allé du marché dîner quelque part. Chère soeur, dînons, et ne vous agitez pas. Les hommes sont maîtres de leur liberté. Il n'y a que le temps qui soit leur maître ; et, quand ils voient le temps, ils s'en vont ou ils viennent. Ainsi, prenez patience, ma chère soeur.

ADRIANA
Eh ! pourquoi leur liberté serait-elle plus étendue que la nôtre ?

LUCIANA
Parce que leurs affaires sont toujours hors du logis.

ADRIANA
Et voyez, lorsque je lui en fais autant, il le prend mal.

LUCIANA
Oh ! sachez qu'il est la bride de votre volonté.

ADRIANA
Il n'y a que des ânes qui se laissent brider ainsi.

LUCIANA
Une liberté récalcitrante est frappée par le malheur.—Il n'est rien sous l'oeil des cieux, sur la terre, dans la mer et dans le firmament, qui n'ait ses bornes.—Les animaux, les poissons et les oiseaux ailés sont soumis à leurs mâles et sujets à leur autorité ; les hommes, plus près de la divinité, maîtres de toutes les créatures, souverains du vaste monde et de l'humide empire des mers, doués d'âmes et d'intelligences, d'un rang bien au-dessus des poissons et des oiseaux, sont les maîtres de leurs femmes et leurs seigneurs : que votre volonté soit donc soumise à leur convenance.

ADRIANA
C'est cette servitude qui vous empêche de vous marier ?

LUCIANA
Non pas cela, mais les embarras du lit conjugal.

ADRIANA
Mais, si vous étiez mariée, il faudrait supporter l'autorité.

LUCIANA
Avant que j'apprenne à aimer, je veux m'exercer à obéir.

ADRIANA
Et si votre mari allait faire quelque incartade ailleurs ?

LUCIANA
Jusqu'à ce qu'il fût revenu à moi, je prendrais patience.

ADRIANA
Tant que la patience n'est pas troublée, il n'est pas étonnant qu'elle reste calme. Il est aisé d'être doux quand rien ne contrarie. Une âme est-elle malheureuse, écrasée sous l'adversité, nous lui conseillons d'être tranquille, quand nous l'entendons gémir. Mais si nous étions chargés du même fardeau de douleur, nous nous plaindrions nous-mêmes tout autant, ou plus encore. Ainsi, vous qui n'avez point de méchant mari qui vous chagrine, vous prétendez me consoler en me recommandant une patience qui ne donne aucun secours ; mais si vous vivez assez pour vous voir traitée comme moi, vous mettrez bientôt de côté cette absurde patience.

LUCIANA
Allons, je veux me marier un jour, ne fût-ce que pour en essayer.—Mais voilà votre esclave qui revient ; votre mari n'est pas loin.

[*Entre* DROMIO *d'Éphèse.*]

ADRIANA
Eh bien ! ton maître tardif est-il sous la main[5] ?

DROMIO
Vraiment, il est sous deux mains avec moi. C'est ce que peuvent attester mes deux oreilles.

ADRIANA
Dis-moi, lui as-tu parlé ? sais-tu son intention ?

DROMIO
Oui, oui ; il a expliqué son intention sur mon oreille. Maudite soit sa main ; j'ai eu peine à la comprendre !

LUCIANA
A-t-il donc parle d'une manière si équivoque, que tu n'aies pu sentir sa pensée ?

DROMIO
Oh ! il a parlé si clair, que je n'ai senti que trop bien ses coups ; et malgré cela si confusément, que je les ai à peine *compris*[6].

ADRIANA
Mais, dis-moi, je te prie, est-il en chemin pour revenir au logis ? Il paraît qu'il se soucie bien de plaire à sa femme !

DROMIO
Tenez, ma maîtresse, mon maître est sûrement de l'ordre du croissant.

ADRIANA
De l'ordre du croissant, coquin !

DROMIO
Je ne veux pas dire qu'il soit déshonoré ; mais, certes, il est tout à fait lunatique[7].—Quand je l'ai pressé de venir dîner, il m'a redemandé mille marcs d'or.—*Il est temps de dîner*, lui ai-je dit.—*Mon or*, a-t-il répondu.—*Vos viandes brûlent*, ai-je dit.—*Mon or*, a-t-il dit.—*Allez-vous venir ?* ai-je dit.—*Mon or*, a-t-il dit, *où sont les mille marcs que je*

t'ai donnés, scélérat ?—*Le cochon de lait*, ai-je dit, *est tout brûlé.—Mon or*, dit-il.—*Ma maîtresse, monsieur*, ai-je dit.—*Qu'elle aille se pendre ta maîtresse ! je ne connais point ta maîtresse ! au diable ta maîtresse* !

LUCIANA
Qui a dit cela ?

DROMIO
C'est mon maître qui l'a dit. *Je ne connais,* dit-il, *ni maison, ni femme, ni maîtresse.*—En sorte que, grâce à lui, je vous rapporte sur mes épaules le message dont ma langue devait naturellement être chargée ; car, pour conclure, il m'a battu sur la place.

ADRIANA
Retourne vers lui, misérable, et ramène-le au logis.

DROMIO
Oui, retourne vers lui, pour te faire renvoyer encore au logis avec des coups ! Au nom de Dieu ! envoyez-y quelque autre messager.

ADRIANA
Retourne, esclave, ou je vais te fendre la tête en quatre[8].

DROMIO
Et lui bénira cette croix avec d'autres coups ; entre vous deux j'aurai une tête bien sainte.

ADRIANA
Va-t'en, rustre babillard ; ramène ton maître à la maison.

DROMIO
Suis-je aussi rond avec vous que vous l'êtes avec moi, pour que vous me repoussiez comme une balle de paume ? Vous me repoussez vers lui et lui me repoussera de nouveau vers vous. Si je continue longtemps ce service, vous ferez bien de me recouvrir de cuir[9].

[*Il sort.*]

LUCIANA
Fi ! comme l'impatience rembrunit votre visage !

ADRIANA
Il faut donc qu'il gratifie de sa compagnie ses favorites, tandis que moi je languis au logis après un sourire. Le temps importun a-t-il ravi

la beauté séduisante de mon pauvre visage ? Alors, c'est lui qui l'a flétri. Ma conversation est-elle ennuyeuse, mon esprit stérile ? Si je n'ai plus une conversation vive et piquante, c'est sa dureté pire que celle du marbre qui l'a émoussée. Leur brillante parure attire-t-elle ses affections ? Ce n'est pas ma faute : il est le maître de mes biens. Quels ravages y a-t-il en moi qu'il n'ait causés ? Oui, c'est lui seul qui a altéré mes traits.—Un regard joyeux ranimerait bientôt ma beauté ; mais, cerf indomptable, il franchit les palissades et va chercher pâture loin de ses foyers. Pauvre infortunée, je ne suis plus pour lui qu'une vieille surannée.

LUCIANA
Jalousie qui se déchire elle-même ! Fi donc ! chassez-la d'ici.

ADRIANA
Des folles insensibles peuvent seules supporter de pareils torts. Je sais que ses yeux portent ailleurs leur hommage ; autrement, quelle cause l'empêcherait d'être ici ? Ma soeur, vous le savez, il m'a promis une chaîne.—Plût à Dieu que ce fût la seule chose qu'il me refusât ! il ne déserterait pas alors sa couche légitime. Je vois que le bijou le mieux émaillé perd son lustre ; que si l'or résiste longtemps au frottement, à la fin il s'use sous le toucher ; de même, il n'est point d'homme, ayant un nom, que la fausseté et la corruption ne déshonorent. Puisque ma beauté n'a plus de charme à ses yeux, j'userai dans les larmes ce qui m'en reste, et je mourrai dans les pleurs.

LUCIANA
Que d'amantes insensées se dévouent à la jalousie furieuse !

Scène II

[*Place publique.*]

[*Entre* ANTIPHOLUS *de Syracuse.*]

ANTIPHOLUS
L'or que j'ai remis à Dromio est déposé en sûreté au Centaure, et mon esclave soigneux est allé errer dans la ville à la quête de son maître... D'après mon calcul et le rapport de l'hôte, je n'ai pu parler à Dromio

depuis que je l'ai envoyé du marché... Mais, le voilà qui vient.

[*Entre* DROMIO *de Syracuse.*]

Eh bien ! monsieur, avez-vous perdu votre belle humeur ? Si vous aimez les coups, vous n'avez qu'à recommencer votre badinage avec moi. Vous ne connaissiez pas le Centaure ? vous n'aviez pas reçu d'argent ? votre maîtresse vous avait envoyé me chercher pour diner ? mon logement était au Phénix ?—Aviez-vous donc perdu la raison pour me faire des réponses si extravagantes ?

DROMIO
Quelles réponses, monsieur ? Quand vous ai-je parlé ainsi ?

ANTIPHOLUS
Il n'y a qu'un moment, ici même ; il n'y a pas une demi-heure.

DROMIO
Je ne vous ai pas revu depuis que vous m'avez envoyé d'ici au Centaure, avec l'or que vous m'aviez confié.

ANTIPHOLUS
Coquin, tu m'as nié avoir reçu ce dépôt, et tu m'as parlé d'une maîtresse et d'un dîner, ce qui me déplaisait fort, comme tu l'as senti, j'espère.

DROMIO
Je suis fort aise de vous voir dans cette veine de bonne humeur : mais que veut dire cette plaisanterie ? Je vous en prie, mon maître, expliquez-vous.

ANTIPHOLUS
Quoi ! veux-tu me railler encore, et me braver en face ? Penses-tu que je plaisante ? Tiens, prends ceci et cela. [*Il le frappe.*]

DROMIO
Arrêtez, monsieur, au nom de Dieu ! votre badinage devient un jeu sérieux. Quelle est votre raison pour me frapper ainsi ?

ANTIPHOLUS
Parce que je te prends quelquefois pour mon bouffon, et que je cause familièrement avec toi, ton insolence se moquera de mon affection, et interrompra sans façon mes heures sérieuses ! Quand le soleil brille, que les moucherons folâtrent ; mais dès qu'il cache ses rayons, qu'ils se

glissent dans les crevasses des murs. Quand tu voudras plaisanter avec moi, étudie mon visage, et conforme tes manières à ma physionomie, ou bien je te ferai entrer à force de coups cette méthode dans ta calotte.

DROMIO
Dans ma calotte, dites-vous ? Si vous cessez votre batterie, je préfère que ce soit une tête ; mais si vous faites durer longtemps ces coups, il faudra me procurer une calotte pour ma tête, et la mettre à l'abri, sans quoi il me faudra chercher mon esprit dans mes épaules.—Mais, de grâce, monsieur, pourquoi me battez-vous ?

ANTIPHOLUS
Ne le sais-tu pas ?

DROMIO
Je ne sais rien, monsieur, si ce n'est que je suis battu.

ANTIPHOLUS
Te dirai-je pourquoi ?

DROMIO
Oui, monsieur, et le parce que. Car on dit que tout pourquoi a son parce que.

ANTIPHOLUS
D'abord, pour avoir osé me railler ; et pourquoi encore ?—Pour venir me railler une seconde fois.

DROMIO
A-t-on jamais battu un homme si mal à propos, quand dans le pourquoi et le parce que, il n'y a ni rime ni raison ?—Allons, monsieur, je vous rends grâces.

ANTIPHOLUS
Tu me remercies, et pourquoi ?

DROMIO
Eh ! mais, monsieur, pour quelque chose que vous m'avez donné pour rien[10].

ANTIPHOLUS
Je te payerai bientôt cela, en te donnant rien pour quelque chose.—Mais, dis-moi, est-ce l'heure de dîner ?

DROMIO
Non, monsieur ; je crois que le dîner manque de ce que j'ai.....

ANTIPHOLUS
Voyons, qu'est-ce ?...

DROMIO
De sauce[11].

ANTIPHOLUS
Eh bien ! alors, il sera sec.

DROMIO
Si cela est, Monsieur, je vous prie de n'y pas goûter.

ANTIPHOLUS
Et la raison ?

DROMIO
De peur qu'il ne vous mette en colère, et ne me vaille une autre sauce de coups de bâtons[12].

ANTIPHOLUS
Allons, apprends à plaisanter à propos ; il est un temps pour toute chose.

DROMIO
J'aurais nié cela, avant que vous fussiez devenu si colère.

ANTIPHOLUS
D'après quelle règle ?

DROMIO
Diable, monsieur ! d'après une règle aussi simple que la tête chauve du vieux père le Temps lui-même.

ANTIPHOLUS
Voyons-la.

DROMIO
Il n'y a point de temps pour recouvrer ses cheveux, quand l'homme devient naturellement chauve.

ANTIPHOLUS
Ne peut-il pas les recouvrer par *amende et recouvrement* ?

DROMIO
Oui, en payant une amende pour porter perruque, et en recouvrant les cheveux qu'a perdus un autre homme.

ANTIPHOLUS
Pourquoi le temps est-il si pauvre en cheveux, puisque c'est une sécrétion si abondante ?

DROMIO
Parce que c'est un don qu'il prodigue aux animaux ; et ce qu'il ôte aux hommes en cheveux il le leur rend en esprit.

ANTIPHOLUS
Comment ! mais il y a bien des hommes qui ont plus de cheveux que d'esprit.

DROMIO
Aucun de ces hommes-là qui n'ait l'esprit de perdre les cheveux.

ANTIPHOLUS
Quoi donc ! tu as dit tout à l'heure que les hommes dont les cheveux sont abondants sont de bonnes gens sans esprit.

DROMIO
Plus un homme est simple, plus il perd vite. Toutefois il perd avec une sorte de gaieté.

ANTIPHOLUS
Pour quelle raison ?

DROMIO
Pour deux raisons, et deux bonnes.

ANTIPHOLUS
Non, ne dis pas *bonnes*, je t'en prie.

DROMIO
Alors, pour deux raisons sûres.

ANTIPHOLUS
Non, pas *sûres* dans une chose fausse.

DROMIO
Alors, pour des raisons certaines.

ANTIPHOLUS
Nomme-les.

DROMIO
L'une pour épargner l'argent que lui coûterait sa frisure ; l'autre, afin qu'à dîner ses cheveux ne tombent pas dans sa soupe.

ANTIPHOLUS
Tu cherches à prouver, n'est-ce pas, qu'il n'y a pas de temps pour tout ?

DROMIO
Malepeste ! Et ne l'ai-je pas fait, monsieur ? et surtout n'ai-je pas prouvé qu'il n'y a pas de temps pour recouvrer les cheveux qu'on a perdus naturellement ?

ANTIPHOLUS
Mais tu n'as pas donné une raison solide, pour prouver qu'il n'y a aucun temps pour les recouvrer.

DROMIO
Je vais y remédier. Le Temps lui-même est chauve ; ainsi donc, jusqu'à la fin du monde, il aura un cortège d'hommes chauves.

ANTIPHOLUS
Je savais que la conclusion serait chauve. Mais, doucement, qui nous fait signe là-bas ?...

[*Entrent* ADRIANA, LUCIANA.]

ADRIANA
Oui, oui, Antipholus ; prends un air étonné et mécontent : tu réserves tes doux regards pour quelque autre maîtresse : je ne suis plus ton Adriana, ton épouse. Il fut un temps où, de toi-même, tu faisais serment qu'il n'était point de musique aussi agréable à ton oreille que le son de ma voix ; point d'objet aussi charmant à tes yeux que mes regards ; point de toucher aussi flatteur pour ta main que lorsqu'elle touchait la mienne ; point de mets délicieux qui te plût que ceux que je te servais. Comment arrive-t-il aujourd'hui, mon époux, oh ! comment arrive-t-il que tu te sois ainsi éloigné de toi-même ? Oui, je dis éloigné de toi-même, l'étant de moi qui, étant incorporée avec toi, inséparable de toi, suis plus que la meilleure partie de toi-même. Ah ! ne te sépare pas violemment de moi ; car sois sûr, mon bien-aimé, qu'il te serait aussi aisé de laisser tomber une goutte d'eau dans l'océan, et de la puiser

ensuite sans mélange, sans addition ni diminution quelconque, qu'il te l'est de te séparer de moi, sans m'entraîner aussi. Oh ! combien ton coeur serait blessé au vif, si tu entendais seulement dire que je suis infidèle, et que ce corps, qui t'est consacré, est souillé par une grossière volupté. Ne me cracherais-tu pas au visage ? ne me repousserais-tu pas ? ne me jetterais-tu pas le nom de mari à la face ? ne déchirerais-tu pas la peau peinte de mon front de courtisane ? n'arracherais-tu pas l'anneau nuptial à ma main perfide ? et ne le briserais-tu pas avec le serment du divorce ? Je sais que tu le peux : eh bien ! fais-le donc dès ce moment..... Je suis couverte d'une tache adultère ; mon sang est souillé du crime de l'impudicité ; car si nous deux ne formons qu'une seule chair, et que tu sois infidèle, je reçois le poison mêlé dans tes veines, et je suis prostituée par ta contagion.—Sois constant et fidèle à ta couche légitime, alors je vis sans souillure, et toi sans déshonneur.

ANTIPHOLUS
Est-ce à moi que vous parlez, belle dame ? Je ne vous connais pas. Il n'y a pas deux heures que je suis dans Éphèse, aussi étranger à votre ville qu'à vos discours ; et j'ai beau employer tout mon esprit pour étudier chacune de vos paroles, je ne puis comprendre un seul mot de ce que vous me dites.

LUCIANA
Fi ! mon frère ; comme le monde est changé pour vous ! Quand donc avez-vous jamais traité ainsi ma soeur ? Elle vous a envoyé chercher par Dromio pour dîner.

ANTIPHOLUS
Par Dromio ?

DROMIO
Par moi ?

ADRIANA
Par toi. Et voici la réponse que tu m'as rapportée, qu'il t'avait souffleté et qu'en te battant il avait renié ma maison pour la sienne, et moi pour sa femme.

ANTIPHOLUS
[*à* DROMIO] Avez-vous parlé à cette dame ? Quel est donc le noeud et le but de cette intrigue ?

DROMIO
Moi, monsieur ! je ne l'ai jamais vue jusqu'à ce moment.

ANTIPHOLUS
Coquin, tu mens : car tu m'as répété sur la place les propres paroles qu'elle vient de dire.

DROMIO
Jamais je ne lui ai parlé de ma vie.

ANTIPHOLUS
Comment se fait-il donc qu'elle nous appelle ainsi par nos noms, à moins que ce ne soit par inspiration ?

ADRIANA
Qu'il sied mal à votre gravité de feindre si grossièrement, de concert avec votre esclave, et de l'exciter à me contrarier ! Je veux bien que vous ayez le droit de me négliger ; mais n'aggravez pas cet outrage par le mépris.—Allons, je vais m'attacher à ton bras : tu es l'ormeau, mon mari, et moi je suis la vigne[13], dont la faiblesse mariée à ta force partage ta vigueur : si quelque objet te détache de moi, ce ne peut être qu'une vile plante, un lierre usurpateur, ou une mousse inutile, qui, faute d'être élaguée, pénètre dans ta sève, l'infecte et vit aux dépens de ton honneur.

ANTIPHOLUS
C'est à moi qu'elle parle ! elle me prend pour le sujet de ses discours. Quoi ! l'aurais-je épousée en songe ? ou suis-je endormi en ce moment, et m'imaginai-je entendre tout ceci ? Quelle erreur trompe nos oreilles et nos yeux ?—Jusqu'à ce que je sois éclairci de cette incertitude, je veux entretenir l'erreur qui m'est offerte.

LUCIANA
Dromio, va dire aux domestiques de servir le dîner.

DROMIO
Oh ! si j'avais mon chapelet ! Je me signe comme un pécheur. C'est ici le pays des fées. O malice des malices ! Nous parlons à des fantômes, à des hiboux, à des esprits fantasques. Si nous ne leur obéissons pas, voici ce qui en arrivera : ils nous suceront le sang ou nous pinceront jusqu'à nous faire des bleus et des noirs.

LUCIANA
Que marmottes-tu là en toi-même, au lieu de répondre, Dromio, frelon, limaçon, fainéant, sot que tu es ?

DROMIO
Je suis métamorphosé, mon maître ; n'est-ce pas ?

ANTIPHOLUS
Je crois que tu l'es, dans ton âme, et je le suis aussi.

DROMIO
Ma foi, mon maître, tout, l'âme et le corps.

ANTIPHOLUS
Tu conserves ta forme ordinaire.

DROMIO
-Non ; je suis un singe.

LUCIANA
Si tu es changé en quelque chose, c'est en âne.

DROMIO
Cela est vrai : elle me mène par le licou, et j'aspire à paître le gazon.—C'est vrai, je suis un âne ; autrement pourrait-il se faire que je ne la connusse pas aussi bien qu'elle me connaît ?

ADRIANA
Allons, allons, je ne veux plus être si folle que de me mettre le doigt dans l'oeil et de pleurer, tandis que le valet et le maître se moquent de mes maux en riant.—Allons, monsieur, venez dîner : Dromio, songe à garder la porte.—Mon mari, je dînerai en haut avec vous aujourd'hui, et je vous forcerai à faire la confession de tous vos tours.—Toi, drôle, si quelqu'un vient demander ton maître, dis qu'il dîne dehors, et ne laisse entrer âme qui vive.—Venez, ma soeur.—Dromio, fais bien ton devoir de portier.

ANTIPHOLUS
Suis-je sur la terre, ou dans le ciel, ou dans l'enfer ? Suis-je endormi ou éveillé ? fou ou dans mon bon sens ? Connu de celles-ci, et déguisé pour moi-même, je dirai comme elles, je le soutiendrai avec persévérance, et me laisserai aller à l'aventure dans ce brouillard.

DROMIO
Mon maître, ferai-je le portier à la porte ?

ANTIPHOLUS
Oui, ne laisse entrer personne, si tu ne veux que je te casse la tête.

LUCIANA
Allons, venez, Antipholus. Nous dînons trop tard.

[*Ils sortent.*]

Acte troisième

Scène I

[*On voit la rue qui passe devant la maison d'*ANTIPHOLUS *d'Éphèse.*]

[ANTIPHOLUS *d'Éphèse,* DROMIO *d'Éphèse,* ANGELO *ET* BALTASAR.]

ANTIPHOLUS
[*d'Éphèse*] Honnête seigneur Angelo, il faut que vous nous excusiez tous : ma femme est de mauvaise humeur, quand je ne suis pas exact. Dites que je me suis amusé dans votre boutique à voir travailler à sa chaîne, et que demain vous l'apporterez à la maison.—Mais voici un maraud qui voudrait me soutenir en face qu'il m'a joint sur la place et que je l'ai battu, que je l'ai chargé de mille marcs en or, et que j'ai renié ma maison et ma femme.—Ivrogne que tu es, que voulais-tu dire par là ?

DROMIO
[*d'Éphèse*] Vous direz ce que voudrez, monsieur ; mais je sais ce que je sais. J'ai les marques de votre main pour prouver que vous m'avez battu sur la place. Si ma peau était un parchemin et vos coups de l'encre, votre propre écriture attesterait ce que je pense.

ANTIPHOLUS
[*d'Éphèse*] Moi, je pense que tu es un âne.

DROMIO
Peste ! il y paraît aux mauvais traitements que j'essuie et aux coups que je supporte. Je devrais répondre à un coup de pied par un coup de pied, et à ce compte vous vous tiendriez à l'abri de mes talons, et vous prendriez garde à l'âne.

ANTIPHOLUS
Vous êtes triste, seigneur Baltasar. Je prie Dieu que notre bonne chère réponde à ma bonne volonté et au bon accueil que vous recevrez ici.

BALTASAR
Je fais peu de cas de votre bonne chère, monsieur, et beaucoup de votre bon accueil.

ANTIPHOLUS
Oh ! seigneur Baltasar, chair ou poisson, une table pleine de bon accueil vaut à peine un bon plat.

BALTASAR
La bonne chère est commune, monsieur ; on la trouve chez tous les rustres.

ANTIPHOLUS
Et un bon accueil l'est encore plus ; car, enfin, ce ne sont là que des mots.

BALTASAR
Petite chère et bon accueil font un joyeux festin.

ANTIPHOLUS
Oui, pour un hôte avare et un convive encore plus ladre. Mais, quoique mes provisions soient minces, acceptez-les de bonne grâce : vous pouvez trouver meilleure chère, mais non offerte de meilleur coeur. —Mais, doucement ; ma porte est fermée. [*A* DROMIO.] Va dire qu'on nous ouvre.

DROMIO
[*appelant*] Holà. Madeleine, Brigite, Marianne, Cécile, Gillette, Jenny.

DROMIO
[*de Syracuse, en dedans*] Momon[14], cheval de moulin, chapon, faquin, idiot, fou, ou éloigne-toi de la porte, ou assieds-toi sur le seuil. Veux-tu évoquer des filles que tu en appelles une telle quantité à la fois, quand une seule est déjà une de trop ? Allons, va-t'en de cette porte.

DROMIO
[*d'Éphèse*] Quel bélître a-t-on fait notre portier ?—Mon maître attend dans la rue.

DROMIO
[*de Syracuse*] Qu'il retourne là d'où il vient, de peur qu'il ne prenne froid aux pieds.

ANTIPHOLUS
[*d'Éphèse*] Qui donc parle là dedans ?—Holà ! ouvrez la porte.

DROMIO
[*de Syracuse*] Fort bien, monsieur ; je vous dirai quand je pourrai vous ouvrir, si vous voulez me dire pourquoi !

ANTIPHOLUS
[*d'Éphèse*] Pourquoi ? pour me faire dîner ; je n'ai pas dîné aujourd'hui.

DROMIO
[*de Syracuse*] Et vous ne dînerez pas ici aujourd'hui : revenez quand vous pourrez.

ANTIPHOLUS
Qui es-tu donc pour me fermer la porte de ma maison ?

DROMIO
[*de Syracuse*] Je suis portier pour le moment, monsieur, et mon nom est Dromio.

DROMIO
[*d'Éphèse*] Ah ! fripon, tu m'as volé à la fois mon nom et mon emploi. L'un ne m'a jamais fait honneur, et l'autre m'a attiré beaucoup de reproches. Si tu avais été Dromio aujourd'hui, et que tu eusses été à ma place, tu aurais volontiers changé ta face pour un nom, ou ton nom pour celui d'un âne.

LUCE
[*de l'intérieur de la maison*] Quel est donc ce vacarme que j'entends là ? Dromio, qui sont ces gens à la porte ?

DROMIO
[*d'Éphèse*] Fais donc entrer mon maître, Luce.

LUCE
Non, certes : il vient trop tard ; tu peux le dire à ton maître.

DROMIO
[*d'Éphèse*] O seigneur ! il faut que je rie.—À vous le proverbe. Dois-je placer mon bâton[15] ?

LUCE
En voici un autre ; c'est-à-dire, quand ?—pouvez-vous le dire ?

DROMIO
[*de Syracuse*] Si ton nom est Luce, Luce, tu lui as bien répondu.

ANTIPHOLUS
[*d'Éphèse*] Entendez-vous, petite sotte ? vous nous laisserez entrer, j'espère ?

LUCE
Je pensais à vous le demander.

DROMIO
[*de Syracuse*] Et vous avez dit non.

DROMIO
[*d'Éphèse*] Allons, c'est bien, bien frappé ; c'est coup pour coup.

ANTIPHOLUS
[*d'Éphèse*] Allons, drôlesse, laisse-moi entrer.

LUCE
Pourriez-vous dire au nom de qui ?

DROMIO
[*d'Éphèse*] Mon maître, frappez fort à la porte.

LUCE
Qu'il frappe, jusqu'à ce que sa main s'en sente.

ANTIPHOLUS
[*d'Éphèse*] Vous pleurerez de ce tour, petite sotte, quand je devrais jeter la porte à bas.

LUCE
Comment fait-on tout ce bruit quand il y a un pilori dans la ville !

ADRIANA
[*de l'intérieur de la maison*] Qui donc fait tout ce vacarme à la porte ?

DROMIO
[*de Syracuse*] Sur ma parole, votre ville est troublée par des garçons bien désordonnés.

ANTIPHOLUS
[*d'Éphèse*] Êtes-vous là, ma femme ? Vous auriez pu venir un peu plus tôt.

ADRIANA
Votre femme, monsieur le coquin ?—Allons ; éloignez-vous de cette porte.

DROMIO
[*d'Éphèse*] Si vous étiez venu malade, monsieur, ce *coquin*-là, ne s'en irait pas bien portant.

ANGELO
[*à* ANTIPHOLUS *d'Éphèse*] Il n'y a ici ni bonne chère, monsieur, ni bon accueil : nous voudrions bien avoir l'une ou l'autre.

BALTASAR
En discutant ce qui valait le mieux nous n'aurons ni l'un ni l'autre.

DROMIO
[*d'Éphèse, à* ANTIPHOLUS] Ces messieurs sont à la porte, mon maître ; dites-leur donc d'entrer.

ANTIPHOLUS
Il y a quelque chose dans le vent qui nous empêchera d'entrer.

DROMIO
[*d'Éphèse*] C'est ce que vous diriez, monsieur, si vos habits étaient légers. Votre cuisine est chaude là dedans ; et vous restez ici exposé au froid. Il y aurait de quoi rendre un homme furieux comme un cerf en rut, d'être ainsi vendu et acheté.

ANTIPHOLUS
Va me chercher quelque chose, je briserai la porte.

DROMIO
[*de Syracuse*] Brisez quelque chose ici, et moi je vous briserai votre tête

de fripon.

DROMIO
[*d'Éphèse*] Un homme, peut briser une parole avec vous, monsieur, une parole n'est que du vent, et il peut vous la briser en face ; pourvu qu'il ne la brise pas par derrière.

DROMIO
[*de Syracuse*] Il parait que tu as besoin de briser ; allons, va-t'en d'ici, rustre.

DROMIO
[*de Éphèse*] C'en est trop, va-t'en plutôt ! Je t'en prie, laisse-moi entrer...

DROMIO
[*de Syracuse*] Oui, quand les oiseaux n'auront plus de plumes, et les poissons plus de nageoires.

ANTIPHOLUS
[*d'Éphèse*] Allons, je veux entrer de force : va m'emprunter une grue.

DROMIO
[*d'Éphèse*] Une grue sans plumes[16], monsieur, est-ce là ce que vous voulez dire ? pour un poisson sans nageoires, voilà un oiseau sans plumes ; si un oiseau peut nous faire entrer, maraud, nous plumerons un corbeau ensemble.

ANTIPHOLUS
Va vite me chercher une grue de fer.

BALTASAR
Prenez patience, monsieur : oh ! n'en venez pas à cette extrémité. Vous faites ici la guerre à votre réputation, et vous allez exposer à l'atteinte des soupçons l'honneur intact de votre épouse. Encore un mot :—Votre longue expérience de sa sagesse, de sa chaste vertu, de plusieurs années de modestie, plaident en sa faveur, et vous commandent de supposer quelque raison qui vous est inconnue ; n'en doutez pas, monsieur : si les portes se trouvent aujourd'hui fermées pour vous, elle aura quelque excuse légitime à vous donner : laissez-vous guider par moi, quittez ce lieu avec patience, et allons tous dîner ensemble à l'hôtellerie du Tigre ; sur le soir, revenez seul savoir la raison de cette conduite étrange. Si vous voulez entrer de force au milieu dû mouvement de la journée, on

fera là-dessus de vulgaires commentaires. Les suppositions du public arriveront jusqu'à votre réputation encore sans tache, et survivront sur votre tombeau quand vous serez mort. Car la médisance vit héréditairement et s'établit pour toujours là où elle prend une fois possession.

ANTIPHOLUS
[*d'Éphèse*] Vous l'emportez. Je vais me retirer tranquillement, et en dépit de la joie, je prétends être gai.—Je connais une fille de charmante humeur, jolie et spirituelle, un peu écervelée, et douce pourtant.—Nous dînerons là : ma femme m'a souvent fait la guerre, mais sans sujet, je le proteste, à propos de cette fille ; nous irons dîner chez elle.—Retournez chez vous, et rapportez la chaîne.—Elle est finie à l'heure qu'il est, j'en suis sûr. Apportez-la, je vous prie, au Porc-Épic, car c'est là où nous allons. Je veux faire présent de cette chaîne à ma belle hôtesse, ne fût-ce que pour piquer ma femme : mon cher ami, mon cher ami, dépêchez-vous : puisque ma maison refuse de me recevoir, j'irai frapper ailleurs, et nous verrons si l'on me rebutera de même.

ANGELO
J'irai vous trouver à ce rendez-vous dans quelque temps d'ici.

ANTIPHOLUS
Faites-le : cette plaisanterie me coûtera quelques frais.

[*Ils sortent.*]

Scène II

[*La maison d'*ANTIPHOLUS *d'Éphèse.*]

[LUCIANA *paraît avec* ANTIPHOLUS *de Syracuse.*]

LUCIANA
Eh ! serait-il possible que vous eussiez tout à fait oublié les devoirs d'un mari ? Quoi, Antipholus, la haine viendra-t-elle, dès le printemps de l'amour, corrompre les sources de votre amour ? L'amour, en commençant de bâtir, menacera-t-il déjà ruine ? Si vous avez épousé ma soeur pour sa fortune, du moins, en considération de sa fortune, traitez-la avec plus de douceur. Si vous aimez ailleurs, faites-le en secret ; mas-

quez votre amour perfide de quelque apparence de mystère, et que ma soeur ne le lise pas dans vos yeux. Que votre langue ne soit pas elle-même le héraut de votre honte ; un tendre regard, de douces paroles, conviennent à la déloyauté ; parez le vice de la livrée de la vertu ; conservez le maintien de l'innocence, quoique votre coeur soit coupable ; apprenez au crime à porter l'extérieur de la sainteté ; soyez perfide en silence : quel besoin a-t-elle de savoir vos fautes ? Quel voleur est assez insensé pour se vanter de ses larcins ? C'est une double injure de négliger votre lit et de le lui laisser deviner dans vos regards à table. Il est pour le vice une sorte de renommée bâtarde qu'il peut se ménager. Les mauvaises actions sont doublées par les mauvaises paroles. Hélas ! pauvres femmes ! Faites-nous croire au moins, puisqu'il est aisé de nous en faire accroire, que vous nous aimez. Si les autres ont le bras, montrez-nous du moins la manche, nous sommes asservies à tous vos mouvements, et vous nous faites mouvoir comme vous voulez. Allons, mon cher frère, rentrez dans la maison ; consolez ma soeur, réjouissez-la, appelez-la votre épouse. C'est un saint mensonge que de manquer un peu de sincérité, quand la douce voix de la flatterie dompte la discorde.

ANTIPHOLUS

[*de Syracuse*] Ma chère dame (car je ne sais pas votre nom ; et j'ignore par quel prodige vous avez pu deviner le mien), votre science et votre bonne grâce ne font de vous rien moins qu'une merveille du monde ; vous êtes une créature divine : enseignez-moi, et ce que je dois penser, et ce que je dois dire. Manifestez à mon intelligence grossière, terrestre, étouffée sous les erreurs, faible, légère et superficielle, le sens de l'énigme cachée dans vos paroles obscures : pourquoi travaillez-vous contre la simple droiture de mon âme pour l'égarer dans des espaces inconnus ? Êtes-vous un dieu ? Voulez-vous me créer de nouveau ? Transformez-moi donc, et je céderai à votre puissance. Mais si je suis bien moi, je sais bien alors que votre soeur éplorée n'est point mon épouse, et je ne dois aucun hommage à sa couche. Je me sens bien plus, bien plus entraîné vers vous. Ah ! ne m'attirez pas par vos chants, douce sirène, pour me noyer dans le déluge de larmes que répand votre soeur ; chante, enchanteresse, pour toi-même ; et je t'adorerai : déploie sur l'onde argentée ta chevelure adorée, et tu seras le lit où je me coucherai. Dans cette supposition brillante, je croirai que la mort est un bien pour celui qui a de tels moyens de mourir, que l'amour, cet être léger, se noie si elle s'enfonce sous l'eau.

LUCIANA
Quoi, êtes-vous fou de me tenir ce discours ?

ANTIPHOLUS
Non, je ne suis point fou, mais je suis confondu ; je ne sais comment.

LUCIANA
Cette illusion vient de vos yeux.

ANTIPHOLUS
C'est pour avoir regardé de trop près vos rayons, brillant soleil.

LUCIANA
Regardez ce que vous devez, et votre vue s'éclaircira.

ANTIPHOLUS
Autant fermer les yeux, ma bien-aimée, que de les tenir ouverts sur la nuit.

LUCIANA
Quoi ! vous m'appelez votre bien-aimée ? Donnez ce nom à ma soeur.

ANTIPHOLUS
À la soeur de votre soeur.

LUCIANA
Vous voulez dire ma soeur.

ANTIPHOLUS
Non : c'est vous-même, vous la plus chère moitié de moi-même : l'oeil pur de mon oeil, le cher coeur de mon coeur ; vous, mon aliment, ma fortune, et l'objet unique de mon tendre espoir ; vous, mon ciel sur la terre, et tout le bien que j'implore du ciel.

LUCIANA
Ma soeur est tout cela, ou du moins devrait l'être.

ANTIPHOLUS
Prenez vous-même le nom de soeur, ma bien-aimée, car c'est à vous que j'aspire : c'est vous que je veux aimer, c'est avec vous que je veux passer ma vie. Vous n'avez point encore de mari ; et moi, je n'ai point encore d'épouse : donnez-moi votre main.

LUCIANA
Oh ! doucement, monsieur : arrêtez, je vais aller chercher ma soeur, pour lui demander son agrément.

[LUCIANA *sort.*]

[*Entre* DROMIO *de Syracuse.*]

ANTIPHOLUS
[*de Syracuse*] Eh bien ! Dromio ? Où cours-tu si vite ?

DROMIO
Me connaissez-vous, monsieur ? Suis-je bien Dromio ? Suis-je votre valet, suis-je bien moi ?

ANTIPHOLUS
Tu es Dromio, tu es mon valet ; tu es toi-même.

DROMIO
Je suis un âne, je suis le valet d'une femme, et avec tout cela, moi.

ANTIPHOLUS
Comment, le valet d'une femme ? Et comment, toi ?

DROMIO
Ma foi, monsieur, outre que je suis moi, j'appartiens encore à une femme ; à une femme qui me revendique, à une femme qui me pourchasse, à une femme qui veut m'avoir.

ANTIPHOLUS
Quels droits fait-elle valoir sur toi ?

DROMIO
Eh ! monsieur, le droit que vous réclameriez sur votre cheval ; elle prétend me posséder comme une bête de somme : non pas que, si j'étais une bête, elle voulût m'avoir : mais c'est elle qui, étant une créature fort bestiale, prétend avoir des droits sur moi.

ANTIPHOLUS
Qui est-elle ?

DROMIO
Un corps fort respectable : oui, une femme dont un homme ne peut parler sans dire : *sauf votre respect.* Je n'ai qu'un assez maigre bonheur

dans cette union, et cependant c'est un mariage merveilleusement gras.

ANTIPHOLUS
Que veux-tu dire, un mariage merveilleusement gras ?

DROMIO
Hé ! oui, monsieur : c'est la fille de cuisine, elle est toute pleine de graisse : et je ne sais trop qu'en faire, à moins que ce ne soit une lampe, pour me sauver loin d'elle à sa propre clarté. Je garantis que ses habits, et le suif dont ils sont pleins chaufferaient un hiver de Pologne : si elle vit jusqu'au jugement dernier, elle brûlera une semaine de plus que le monde entier.

ANTIPHOLUS
Quelle est la couleur de son teint ?

DROMIO
Basanée comme le cuir de mon soulier, mais sa figure n'est pas tenue aussi proprement. Pourquoi cela ? Parce qu'elle transpire tellement, qu'un homme en aurait par-dessus les souliers.

ANTIPHOLUS
C'est un défaut que l'eau peut corriger.

DROMIO
Non, monsieur : c'est entré dans la peau : le déluge de Noé n'en viendrait pas à bout.

ANTIPHOLUS
Quel est son nom ?

DROMIO
Nell, monsieur ; mais son nom et trois quarts[17], c'est-à-dire qu'une aune et trois quarts ne suffiraient pas pour la mesurer d'une hanche à l'autre.

ANTIPHOLUS
Elle porte donc quelque largeur ?

DROMIO
Elle n'est pas plus longue de la tête aux pieds, que d'une hanche à l'autre. Elle est sphérique comme un globe : je pourrais étudier la géographie sur elle.

ANTIPHOLUS
Dans quelle partie de son corps est située l'Irlande ?

DROMIO
Ma foi, monsieur, dans les fesses : je l'ai reconnue aux marais.

ANTIPHOLUS
Où est l'Écosse ?

DROMIO
Je l'ai reconnue à l'aridité : elle est dans la paume de la main.

ANTIPHOLUS
Et la France ?

DROMIO
Sur son front, armée et retournée, et faisant la guerre à ses cheveux[18].

ANTIPHOLUS
Et l'Angleterre ?

DROMIO
J'ai cherché les rochers de craie : mais je n'ai pu y reconnaître aucune blancheur : je conjecture, qu'elle pourrait être sur son menton, d'après le flux salé qui coulait entre elle et la France.

ANTIPHOLUS
Et l'Espagne ?

DROMIO
Ma foi, je ne l'ai pas vue : mais je l'ai sentie, à la chaleur de l'haleine.

ANTIPHOLUS
Où sont l'Amérique, les Indes ?

DROMIO
Oh ! monsieur, sur son nez ; qui est tout enrichi de rubis, d'escarboucles, de saphirs, tournant leur riche aspect vers la chaude haleine de l'Espagne, qui envoyait des flottes entières pour se charger à son nez.

ANTIPHOLUS
Où étaient la Belgique, les Pays-Bas ?

DROMIO
Oh ! monsieur ; je n'ai pas été regarder si bas.—Pour conclure, cette

souillon ou sorcière a réclamé ses droits sur moi, m'a appelé Dromio, a juré que j'étais fiancé avec elle, m'a dit quelles marques particulières j'avais sur le corps, par exemple, la tache que j'ai sur l'épaule, le signe que j'ai au cou, le gros porreau que j'ai au bras gauche, si bien que, confondu d'étonnement, je me suis enfui loin d'elle comme d'une sorcière. Et je crois que, si mon sein n'avait pas été rempli de foi, et mon coeur d'acier, elle m'aurait métamorphosé en roquet, et m'aurait fait tourner le tournebroche.

ANTIPHOLUS
Va, pars sur-le-champ ; cours au grand chemin : si le vent souffle quelque peu du rivage, je ne veux pas passer la nuit dans cette ville. Si tu trouves quelque barque qui mette à la voile, reviens au marché, où je me promènerai jusqu'à ce que tu m'y rejoignes. Si tout le monde nous connaît, et que nous ne connaissions personne, il est temps, à mon avis, de plier bagage et de partir.

DROMIO
Comme un homme fuirait un ours pour sauver sa vie, je fuis, moi, celle qui prétend devenir ma femme.

ANTIPHOLUS
Il n'y a que des sorcières qui habitent ce pays-ci, et en conséquence il est grand temps que je m'en aille. Celle qui m'appelle son mari, mon coeur l'abhorre pour épouse ; mais sa charmante soeur possède des grâces ravissantes et souveraines ; son air et ses discours sont si enchanteurs que j'en suis presque devenu parjure à moi-même. Mais, pour ne pas me rendre coupable d'un outrage contre moi-même, je boucherai mes oreilles aux chants de la sirène.

[*Entre* ANGELO.]

ANGELO
Monsieur Antipholus ?

ANTIPHOLUS
Oui, c'est là mon nom.

ANGELO
Je le sais bien, monsieur. Tenez, voilà la chaîne. Je croyais vous trouver au Porc-Épic : la chaîne n'était pas encore finie ; c'est ce qui m'a retardé si longtemps.

ANTIPHOLUS
Que voulez-vous que je fasse de cela ?

ANGELO
Ce qu'il vous plaira, monsieur ; je l'ai faite pour vous.

ANTIPHOLUS
Faite pour moi, monsieur ! Je ne vous l'ai pas commandée.

ANGELO
Pas une fois, pas deux fois, mais vingt fois : allez, rentrez au logis, et faites la cour à votre femme avec ce cadeau ; et bientôt, à l'heure du souper, je viendrai vous voir et recevoir l'argent de ma chaîne.

ANTIPHOLUS
Je vous prie, monsieur, de recevoir l'argent à l'instant, de peur que vous ne revoyiez plus ni chaîne ni argent.

ANGELO
Vous êtes jovial, monsieur : adieu, à tantôt.

[*Il sort.*]

ANTIPHOLUS
Il m'est impossible de dire ce que je dois penser de tout ceci ; mais ce que je sais du moins fort bien, c'est qu'il n'est point d'homme assez sot pour refuser une si belle chaîne qu'on lui offre. Je vois qu'ici un homme n'a pas besoin de se tourmenter pour vivre, puisqu'on fait dans les rues de si riches présents. Je vais aller à la place du Marché, et attendre là Dromio ; si quelque vaisseau met à la voile, je pars aussitôt.

Acte quatrième

Scène I

[*La scène se passe dans la rue.*]

[*UN MARCHAND,* ANGELO*, UN OFFICIER DE JUSTICE.*]

LE MARCHAND
[*à* ANGELO] Vous savez que la somme est due depuis la Pentecôte, et que depuis ce temps je ne vous ai pas beaucoup importuné ; je ne le ferais pas même encore, si je n'allais pas partir pour la Perse, et que je n'eusse pas besoin de guilders[19] pour mon voyage : ainsi satisfaites-moi sur-le-champ, ou je vous fais arrêter par cet officier.

ANGELO
Justement la même somme dont je vous suis redevable m'est due par Antipholus ; et au moment même où je vous ai rencontré, je venais de lui livrer une chaîne. A cinq heures, j'en recevrai le prix : faites-moi le plaisir de venir avec moi jusqu'à sa maison, j'acquitterai mon obligation, et je vous remercierai.

[*Entrent* ANTIPHOLUS *d'Éphèse et* DROMIO *d'Éphèse.*]

L'OFFICIER
[*les apercevant, à* ANGELO] Vous pouvez vous en épargner la peine : voyez, le voilà qui vient.

ANTIPHOLUS
[*d'Éphèse*] Pendant que je vais chez l'orfèvre, va, toi, acheter un bout de corde ; je veux m'en servir sur ma femme et ses confédérés, pour m'avoir fermé la porte dans la journée.—Mais quoi ! j'aperçois l'orfèvre.—Va-t'en ; achète-moi une corde, et rapporte-la moi à la maison.

DROMIO
[*d'Éphèse*] Ah ! je vais acheter vingt mille livres de rente ! je vais acheter une corde !

[*Il sort.*]

ANTIPHOLUS
[*d'Éphèse*] Un homme vraiment est bien assisté, qui compte sur vous ! J'avais promis votre visite et la chaîne, mais je n'ai vu ni chaîne ni orfèvre. Apparemment que vous avez craint que mon amour ne durât trop longtemps, si vous l'enchaîniez ; et voilà pourquoi vous n'êtes pas venu.

ANGELO
Avec la permission de votre humeur joviale, voici la note du poids de votre chaîne, jusqu'au dernier carat, le titre de l'or et le prix de la façon : le tout monte à trois ducats de plus que je ne dois à ce seigneur.—Je vous prie, faites-moi le plaisir de m'acquitter avec lui sur-le-champ ; car il est prêt à s'embarquer, et n'attend que cela pour partir.

ANTIPHOLUS
[*d'Éphèse*] Je n'ai pas sur moi la somme nécessaire ; d'ailleurs j'ai quelques affaires en ville. Monsieur, menez cet étranger chez moi ; prenez avec vous la chaîne, et dites à ma femme de solder la somme en la recevant ; peut-être y serai-je aussitôt que vous.

ANGELO
Alors vous lui porterez la chaîne vous-même ?

ANTIPHOLUS
[*d'Éphèse*] Non, prenez-la avec vous, de peur que je n'arrive à temps.

ANGELO
Allons, monsieur, je le veux bien ; l'avez-vous sur vous ?

ANTIPHOLUS
[*d'Éphèse*] Si je ne l'ai pas, moi, monsieur, j'espère que vous l'avez ;

sans cela vous pourriez vous en retourner sans votre argent.

ANGELO
Allons, monsieur, je vous prie, donnez-moi la chaîne. Le vent et la marée attendent ce seigneur, et j'ai à me reprocher de l'avoir déjà retardé ici trop longtemps.

ANTIPHOLUS
[*d'Éphèse*] Mon cher monsieur, vous usez de ce prétexte pour excuser votre manque de parole au Porc-Épic ; ce serait à moi à vous gronder de ne l'y avoir pas apportée. Mais, comme une femme acariâtre vous commencez à quereller le premier.

LE MARCHAND
L'heure s'avance. Allons, monsieur, je vous prie, dépêchez.

ANGELO
Vous voyez comme il me tourmente.... Vite, la chaîne.

ANTIPHOLUS
[*d'Éphèse*] Eh bien ! portez-la à ma femme, et allez chercher votre argent.

ANGELO
Allons, allons ; vous savez bien que je vous l'ai donnée tout à l'heure : ou envoyez la chaîne, ou envoyez par moi quelque gage.

ANTIPHOLUS
[*d'Éphèse*] Allons, vous poussez le badinage jusqu'à l'excès. Voyons, où est la chaîne ? je vous prie, que je la voie.

LE MARCHAND
Mes affaires ne souffrent pas toutes ces longueurs : mon cher monsieur, dites-moi si vous voulez me satisfaire ou non ; si vous ne voulez pas, je vais laisser monsieur entre les mains de l'officier.

ANTIPHOLUS
[*d'Éphèse*] Moi, vous satisfaire ? Et en quoi vous satisfaire ?

ANGELO
En donnant l'argent que vous me devez pour la chaîne.

ANTIPHOLUS
[*d'Éphèse*] Je ne vous en dois point, jusqu'à ce que je l'ai reçue.

ANGELO
Eh ! vous savez que je vous l'ai remise, il y a une demi-heure.

ANTIPHOLUS
[*d'Éphèse*] Vous ne m'avez point donné de chaîne : vous m'offensez beaucoup en me le disant.

ANGELO
Vous m'offensez bien davantage, monsieur, en le niant. Considérez combien cela intéresse mon crédit.

LE MARCHAND
Allons, officier, arrêtez-le à ma requête.

L'OFFICIER
[*à* ANGELO] Je vous arrête, et je vous somme, au nom du duc, d'obéir.

ANGELO
Cet affront compromet ma réputation. (*A Antipholus.*)—Ou consentez à payer la somme à mon acquit, ou je vous fais arrêter par ce même officier.

ANTIPHOLUS
[*d'Éphèse*] Consentir à payer une chose que je n'ai jamais reçue !—Arrête-moi, fou que tu es, si tu l'oses.

ANGELO
Voilà les frais.—Arrêtez-le, officier.....Je n'épargnerais pas mon frère en pareil cas, s'il m'insultait avec tant de mépris.

L'OFFICIER
Je vous arrête, monsieur ; vous entendez la requête.

ANTIPHOLUS
[*d'Éphèse*] Je vous obéis, jusqu'à ce que je vous donne caution. (*A Angelo.*)—Mais fripon, vous me payerez cette plaisanterie de tout l'or que peut renfermer votre magasin.

ANGELO
Monsieur, j'aurai justice dans Éphèse, à votre honte publique, je ne peux en douter.

[*Entre* DROMIO *de Syracuse.*]

DROMIO
Mon maître, il y a une barque d'Épidaure qui n'attend que son armateur à bord, après quoi, monsieur, elle met à la voile. J'ai porté à bord notre bagage ; j'ai acheté de l'huile, du baume et de l'eau-de-vie. Le navire est tout appareillé ; un bon vent souffle joyeusement de terre, on n'attend plus que l'armateur et vous, monsieur.

ANTIPHOLUS
[*d'Éphèse*] Allons, un fou maintenant ! Que veux-tu dire, imbécile ? Coquin, quel vaisseau d'Épidaure m'attend, moi ?

DROMIO
Le vaisseau sur lequel vous m'avez envoyé pour retenir notre passage.

ANTIPHOLUS
[*d'Éphèse*] Esclave ivrogne, je t'ai envoyé chercher une corde, et je t'ai dit pourquoi, et ce que j'en voulais faire.

DROMIO
[*de Syracuse*] Vous m'avez tout autant envoyé, monsieur, au bout de la corde.—Vous m'avez envoyé à la baie, monsieur, chercher une barque.

ANTIPHOLUS
[*d'Éphèse*] J'examinerai cette affaire plus à loisir : et j'apprendrai à tes oreilles à m'écouter avec plus d'attention. Va donc droit chez Adriana, maraud, porte lui cette clef, et dis-lui que dans le pupitre qui est couvert d'un tapis de Turquie, il y a une bourse remplie de ducats : qu'elle me l'envoie ; dis-lui que je suis arrêté dans la rue, et que ce sera ma caution : cours promptement, esclave : pars.—Allons, officier, je vous suis à la prison, jusqu'à ce qu'il revienne.

[*Ils sortent.*]

DROMIO
[*de Syracuse, seul*] Chez Adriana ! c'est-à-dire, celle chez laquelle nous avons diné, où Dousabelle m'a réclamé pour son mari : elle est un peu trop grosse, j'espère, pour que je puisse l'embrasser ; il faut que j'y aille, quoique contre mon gré : car il faut que les valets exécutent les ordres de leurs maîtres.

[*Il sort.*]

Scène II

[*La scène se passe dans la maison d'*ANTIPHOLUS *d'Éphèse.*]

[ADRIANA *ET* LUCIANA.]

ADRIANA
Comment, Luciana, il t'a tentée à ce point ? As-tu pu lire dans ses yeux si ses instances étaient sérieuses ou non ? Était-il coloré ou pâle, triste ou gai ? Quelles observations as-tu faites en cet instant, sur les météores de son coeur qui se combattaient sur son visage[20].

LUCIANA
D'abord, il a nié que vous eussiez aucun droit sur lui ?

ADRIANA
Il voulait dire qu'il agissait comme si je n'en avais aucun, et je n'en suis que plus indignée.

LUCIANA
Ensuite il m'a juré qu'il était étranger ici.

ADRIANA
Et il a juré la vérité tout en se parjurant.

LUCIANA
Alors j'ai intercédé pour vous.

ADRIANA
Eh bien ! qu'a-t-il dit ?

LUCIANA
L'amour que je réclamais pour vous, il me l'a demandé à moi.

ADRIANA
Avec quelles persuasions a-t-il sollicité ta tendresse ?

LUCIANA
Dans des termes qui, dans une demande honnête, eussent pu émouvoir. D'abord il a vanté ma beauté, ensuite mon esprit.

ADRIANA
Lui as-tu répondu poliment ?

LUCIANA
Ayez patience, je vous en conjure.

ADRIANA
Je ne peux, ni je ne veux me tenir tranquille. Il faut que ma langue se satisfasse, si mon coeur ne le peut pas. Il est tout défiguré, contrefait, vieux et flétri, laid de figure, plus mal fait encore de sa personne, difforme de tout point ; vicieux, ingrat, extravagant, sot et brutal ; disgracié de la nature dans son corps, et encore plus pervers dans son âme.

LUCIANA
Et pourquoi donc être jalouse d'un tel homme ? On ne pleure jamais un mal perdu quand il s'en va.

ADRIANA
Ah ! mais je pense bien mieux de lui que je n'en parle. Et pourtant je voudrais qu'il fût encore plus difforme aux yeux des autres. Le vanneau crie loin de son nid, pour qu'on s'en éloigne[21]. Tandis que ma langue le maudit, mon coeur prie pour lui.

[*Entre* DROMIO.]

DROMIO
Par ici, venez. Le pupitre, la bourse : mes chères dames, hâtez-vous.

LUCIANA
Et pourquoi es-tu donc si hors d'haleine ?

DROMIO
C'est à force de courir.

ADRIANA
Où est ton maître, Dromio ? Est-il en santé ?

DROMIO
Non, il est descendu dans les limbes du Tartare, pire que l'enfer ; un diable vêtu de l'habit qui dure toujours[22] l'a saisi : un diable, dont le coeur est revêtu d'acier, un démon, un génie, un loup, et pis encore, un être tout en buffle ; un ennemi secret qui vous met la main sur l'épaule ; celui qui poursuit à travers les allées, les quais et les rues ; un limier qui va et vient[23], et qui évente la trace des pas, enfin, quelqu'un qui traîne les pauvres âmes en enfer avant le jugement[24].

ADRIANA
Comment ! de quoi s'agit-il ?

DROMIO
Je ne sais pas de quoi il s'agit ; mais il est arrêté pour cette affaire[25].

ADRIANA
Quoi ! il est arrêté ? Dis-moi, à la requête de qui ?

DROMIO
Je ne sais pas bien à la requête de qui il est arrêté ; mais, tout ce que je puis dire, c'est que celui qui l'a arrêté est vêtu d'un surtout de buffle. Voulez-vous, madame, lui envoyer de quoi se racheter ; l'argent qui est dans le pupitre ?

ADRIANA
Va le chercher, ma soeur.—

[LUCIANA *sort.*]

Cela m'étonne bien qu'il se trouve avoir des dettes qui me soient inconnues. Dis-moi, l'a-t-on arrêté sur un billet ?

DROMIO
Non pas sur un billet[26], mais à propos de quelque chose de plus fort ; une chaîne, une chaîne : ne l'entendez-vous pas sonner ?

ADRIANA
Quoi ! la chaîne ?...

DROMIO
Non, non ; la cloche. Il serait temps que je fusse parti d'ici ; il était deux heures quand je l'ai quitté, et voilà l'horloge qui sonne une heure.

ADRIANA
Les heures reculeraient donc ? Je ne l'ai jamais entendu dire.

DROMIO
Oh ! oui, vraiment ; quand une des heures rencontre un sergent, elle recule de peur.

ADRIANA
Comme si le temps était endetté ! tu raisonnes en vrai fou.

DROMIO
Le temps est un vrai banqueroutier, et il doit à l'occasion plus qu'il n'a vaillant. Et, c'est un voleur aussi : n'avez-vous donc pas ouï dire que le temps s'avance comme un voleur jour et nuit ? Si le temps est endetté, et qu'il soit un voleur, et qu'il trouve sur son chemin un sergent, n'a-t-il pas raison de reculer d'une heure dans un jour ?

ADRIANA
Cours, Dromio, voilà l'argent ;

[LUCIANA *revient avec la bourse*]

porte-le bien vite, et ramène ton maître immédiatement au logis. Venez, ma soeur, je suis atterrée par mon imagination ; mon imagination, qui tantôt me console et tantôt me tourmente !

[*Elles sortent.*]

Scène III.

[*Une rue d'Éphèse.*]

[ANTIPHOLUS *de Syracuse seul.*]

J
[*e ne rencontre pas un homme qui ne me salue, comme si j'étais un ami bien connu, et chacun m'appelle par mon nom. Quelques-uns m'offrent de l'argent, d'autres m'invitent à dîner ; d'autres me remercient des services que je leur ai rendus, d'autres m'offrent des marchandises à acheter : tout à l'heure un tailleur m'a appelé dans sa boutique et m'a montré des soieries qu'il avait achetées pour moi ; et là-dessus il m'a pris mesure*] Sûrement tout cela n'est qu'enchantement, qu'illusions, et les sorciers de la Laponie habitent ici.

[*Entre* UNE COURTISANE.]

DROMIO
Mon maître, voici l'or que vous m'avez envoyé chercher..... Quoi ! vous avez fait habiller de neuf le portrait du vieil Adam ?

ANTIPHOLUS
Quel or est-ce là ? De quel Adam veux-tu parler ?

DROMIO
Pas de l'Adam qui gardait le paradis, mais de cet Adam qui garde la prison ; de celui qui va vêtu de la peau du veau qui fut tué pour l'enfant prodigue ; celui qui est venu derrière vous, monsieur, comme un mauvais ange, et qui vous a ordonné de renoncer à votre liberté.

ANTIPHOLUS
Je ne t'entends pas.

DROMIO
Non ? eh ! c'est pourtant une chose bien simple : cet homme qui marchait comme une basse de viole dans un étui de cuir ; l'homme, monsieur, qui, quand les gens sont fatigués, d'un tour de main leur procure le repos ; celui, monsieur, qui prend pitié des hommes ruinés, et leur donne des habits de durée[27] ; celui qui a la prétention de faire plus d'exploits avec sa masse qu'avec une pique moresque.

ANTIPHOLUS
Quoi ! veux-tu dire un sergent ?

DROMIO
Oui, monsieur, le sergent des obligations : celui qui force tout homme qui manque à ses engagements, d'en répondre ; un homme qui croit qu'on va toujours se coucher, et qui vous dit : «Dieu vous donne une bonne nuit !»

ANTIPHOLUS
Allons, l'ami, restons-en là avec ta folie.—Y a-t-il quelque vaisseau qui parte ce soir ? Pouvons-nous partir ?

DROMIO
Oui, monsieur ; je suis venu vous rendre réponse, il y a une heure, que la barque l'*Expédition* partait cette nuit ; mais alors vous étiez empêché avec le sergent, et forcé de retarder au delà du délai marqué. Voici les *anges*[28] que vous m'avez envoyé chercher pour vous délivrer.

ANTIPHOLUS
Ce garçon est fou, et moi aussi ; et nous ne faisons qu'errer d'illusions en illusions. Que quelque sainte protection nous tire d'ici ! [ANTIPHOLUS *et* DROMIO *vont pour sortir.*]

LA COURTISANE
Ah ! je suis bien aise, fort aise de vous trouver, monsieur Antipholus. Je vois, monsieur, que vous avez enfin rencontré l'orfèvre : est-ce là la chaîne que vous m'avez promise aujourd'hui ?

ANTIPHOLUS
Arrière. Satan ! je te défends de me tenter.

DROMIO
Monsieur, est-ce là madame Satan ?

ANTIPHOLUS
C'est le démon.

DROMIO
C'est pis encore, c'est la dame du démon, et elle vient ici sous la forme d'une fille de plaisir ; et voilà pourquoi les filles disent : Dieu me damne ! ce qui signifie : Dieu me fasse fille de plaisir ! Il est écrit qu'ils apparaissent aux hommes comme des anges de lumière. La lumière est un effet du feu, et le feu brûle. *Ergo*, les filles de plaisir brûleront ; n'approchez pas d'elle[29].

LA COURTISANE
Votre valet et vous, monsieur, vous êtes merveilleusement gais ! Voulez-vous venir avec moi ? nous trouverons ici de quoi rendre notre dîner meilleur.

DROMIO
Mon maître, si vous devez goûter de la soupe, commandez donc auparavant une longue cuiller.

ANTIPHOLUS
Pourquoi, Dromio ?

DROMIO
Vraiment, c'est qu'il faut une longue cuiller à l'homme qui doit manger avec le diable.

ANTIPHOLUS
[*à* LA COURTISANE] Arrière donc, démon ! Que viens-tu me parler de souper ? tu es, comme tout le reste, une sorcière. Je te conjure de me laisser, et de t'en aller.

LA COURTISANE
-Donnez-moi donc mon anneau que vous m'avez pris à dîner ; ou, pour mon diamant, donnez-moi la chaîne que vous m'avez promise, et alors je m'en irai, monsieur, et ne vous importunerai plus.

DROMIO
Il y a des diables qui ne demandent que la rognure d'un ongle, un jonc, un cheveu, une goutte de sang, une épingle, une noisette, un noyau de cerise ; mais celle-ci, plus avide, voudrait avoir une chaîne. Mon maître, prenez bien garde ; et si vous lui donnez la chaîne, la diablesse la secouera, et nous en épouvantera.

LA COURTISANE
Je vous en prie, monsieur, ma bague, ou bien la chaîne. J'espère que vous n'avez pas l'intention de m'attrapper ainsi.

ANTIPHOLUS
Loin d'ici, sorcière !—Allons, Dromio, partons.

DROMIO
Fuis l'orgueil, dit le paon ; vous savez cela, madame.

[ANTIPHOLUS *et* DROMIO *sortent.*]

LA COURTISANE
Maintenant il est hors de doute qu'Antipholus est fou ; autrement il ne se fut jamais si mal conduit. Il a à moi une bague qui vaut quarante ducats, et il m'avait promis en retour une chaîne d'or ; et à présent il me refuse l'une et l'autre, ce qui me fait conclure qu'il est devenu fou. Outre cette preuve actuelle de sa démence, je me rappelle les contes extravagants qu'il m'a débités aujourd'hui à dîner, comme quoi il n'a pu rentrer chez lui, comme quoi on lui a fermé la porte ; probablement sa femme, qui connaît ses accès de folie, lui a en effet fermé la porte exprès. Ce que j'ai à faire à présent, c'est de gagner promptement sa maison, et de dire à sa femme, que dans un accès de folie il est entré brusquement chez moi, et m'a enlevé de vive force une bague qu'il m'a emportée. Voilà le parti qui me semble le meilleur à choisir ; car quarante ducats, c'est trop pour les perdre.

Scène IV

[*La scène se passe dans la rue.*]

[ANTIPHOLUS *d'Éphèse ET UN SERGENT.*]

ANTIPHOLUS
N'aie aucune inquiétude, je ne me sauverai pas ; je te donnerai, pour caution, avant de te quitter, la somme pour laquelle je suis arrêté. Ma femme est de mauvaise humeur aujourd'hui ; et elle ne voudra pas se fier légèrement au messager, ni croire que j'aie pu être arrêté dans Éphèse : je te dis que cette nouvelle sonnera étrangement à ses oreilles.

[*Entre* DROMIO *d'Éphèse, avec un bout de corde à la main.*]

ANTIPHOLUS
[*d'Éphèse*] Voici mon valet ; je pense qu'il apporte de l'argent.—Eh bien ! Dromio, avez-vous ce que je vous ai envoyé chercher ?

DROMIO
[*d'Éphèse*] Voici, je vous le garantis, de quoi les payer tous.

ANTIPHOLUS
Mais l'argent, où est-il ?

DROMIO
Ah ! monsieur, j'ai donné l'argent pour la corde.

ANTIPHOLUS
Cinq cents ducats, coquin, pour un bout de corde.

DROMIO
Je vous en fournirai cinq cents, monsieur, pour ce prix-là.

ANTIPHOLUS
A quelle fin t'ai-je ordonné de courir en hâte au logis ?

DROMIO
A cette fin d'un bout de corde, monsieur ; et c'est à cette fin que je suis revenu.

ANTIPHOLUS
Et à cette fin, moi, je vais te recevoir comme tu le mérites. [*Il le bat.*]

L'OFFICIER
Monsieur, de la patience.

DROMIO
Vraiment c'est à moi d'être patient : je suis dans l'adversité.

L'OFFICIER
[*à* DROMIO] Allons, retiens ta langue.

DROMIO
Persuadez-lui plutôt de retenir ses mains.

ANTIPHOLUS
Bâtard que tu es ! coquin insensible !

DROMIO
Je voudrais bien être insensible, monsieur, pour ne pas sentir vos coups.

ANTIPHOLUS
Tu n'es sensible qu'aux coups, comme les ânes.

DROMIO
Oui, en effet, je suis un âne ; vous pouvez le prouver par mes longues oreilles.—Je l'ai servi depuis l'heure de ma naissance jusqu'à cet instant, et je n'ai jamais rien reçu de lui pour mes services que des coups. Quand j'ai froid, il me réchauffe avec des coups ; quand j'ai chaud, il me rafraîchit avec des coups ; c'est avec des coups qu'il m'éveille quand je suis endormi, qu'il me fait lever quand je suis assis, qu'il me chasse quand je sors de la maison, qu'il m'accueille chez lui à mon retour. Enfin je porte ses coups sur mes épaules comme une mendiante porte ses marmots sur son dos ; et je crois que quand il m'aura estropié, il me faudra aller mendier avec cela de porte en porte.

[*Entrent* ADRIANA, LUCIANA, LA COURTISANE, PINCH *et autres.*]

ANTIPHOLUS
Allons, suivez-moi, voilà ma femme qui vient là-bas.

DROMIO
Maîtresse, *respice finem*, respectez votre fin, ou plutôt, comme disait le perroquet, prenez garde à la corde[30].

ANTIPHOLUS
[*battant* DROMIO] Veux-tu toujours parler ?

LA COURTISANE
[*à* ADRIANA] Eh bien ! qu'en pensez-vous à présent ? Est-ce que votre mari n'est pas fou ?

ADRIANA
Son incivilité me le prouve assez.—Bon docteur Pinch, vous savez exorciser ; rétablissez-le dans son bon sens, et je vous donnerai tout ce que vous demanderez.

LUCIANA
Hélas ! comme ses regards sont étincelants et furieux !

LA COURTISANE
Voyez comme il frémit dans son transport !

PINCH
Donnez-moi votre main, que je tâte votre pouls.

ANTIPHOLUS
Tenez, voilà ma main, et que votre oreille la tâte.

PINCH
Je t'adjure, Satan, qui es logé dans cet homme, de céder possession à mes saintes prières, et de te replonger sur-le-champ dans tes abîmes ténébreux ; je t'adjure par tous les saints du ciel.

ANTIPHOLUS
Tais-toi, sorcier radoteur, tais-toi ; je ne suis pas fou.
ADRIANA.~Oh ! plût à Dieu que tu ne le fusses pas, pauvre âme en peine !

ANTIPHOLUS
[*à sa femme*] Et vous, folle, sont-ce là vos chalands ? Est-ce ce compagnon à la face de safran, qui était en gala aujourd'hui chez moi, tandis que les portes m'étaient insolemment fermées, et qu'on m'a refusé l'entrée de ma maison ?

ADRIANA
Oh ! mon mari, Dieu sait que vous avez diné à la maison ; et plût à Dieu que vous y fussiez resté jusqu'à présent, à l'abri de ces affronts et de cet opprobre !

ANTIPHOLUS
J'ai dîné à la maison ?—Toi, coquin, qu'en dis-tu ?

DROMIO
Pour dire la vérité, monsieur, vous n'avez pas dîné au logis.

ANTIPHOLUS
Mes portes n'étaient-elles pas fermées, et moi dehors ?

DROMIO
Pardieu ! votre porte était fermée, et vous dehors.

ANTIPHOLUS
Et ne m'a-t-elle pas elle-même dit des injures ?

DROMIO
Sans mentir, elle vous a dit elle-même des injures.

ANTIPHOLUS
Sa fille de cuisine ne m'a-t-elle pas insulté, invectivé, méprisé ?

DROMIO
Certes, elle l'a fait ; la vestale de la cuisine[31] vous a repoussé injurieusement.

ANTIPHOLUS
Et ne m'en suis-je pas allé tout transporté de rage ?

DROMIO
En vérité, rien n'est plus certain : mes os en sont témoins, eux qui depuis ont senti toute la force de cette rage.

ADRIANA
[*à* DROMIO] Est-il bon de lui donner raison dans ses contradictions ?

PINCH
Il n'y a pas de mal à cela : ce garçon connaît son humeur, et en lui cédant il flatte sa frénésie.

ANTIPHOLUS
Tu as suborné l'orfèvre pour me faire arrêter.

ADRIANA
Hélas ! au contraire ; je vous ai envoyé de l'argent pour vous racheter, par Dromio que voilà, qui est accouru le chercher.

DROMIO
De l'argent ? par moi ? Du bon coeur et de la bonne volonté, tant que vous voudrez ; mais certainement, mon maître, pas une parcelle d'écu.

ANTIPHOLUS
N'es-tu pas allé la trouver pour lui demander une bourse de ducats ?

ADRIANA
Il est venu, et je la lui ai remise.

LUCIANA
Et moi, je suis témoin qu'elle les lui a remis.

DROMIO
Dieu et le cordier me sont témoins qu'on ne m'a envoyé chercher rien autre chose qu'une corde.

PINCH
Madame, le maître et le valet sont tous deux possédés. Je le vois à leurs visages défaits et d'une pâleur mortelle. Il faut les lier et les loger dans quelque chambre obscure.

ANTIPHOLUS
Répondez ; pourquoi m'avez-vous fermé la porte aujourd'hui ? Et toi [*à* DROMIO], pourquoi nies-tu la bourse d'or qu'on t'a donnée ?

ADRIANA
Mon cher mari, je ne vous ai point fermé la porte.

DROMIO
Et moi, mon cher maître, je n'ai point reçu d'or ; mais je confesse, monsieur, qu'on vous a fermé la porte.

ADRIANA
Insigne imposteur, tu fais un double mensonge !

ANTIPHOLUS
Hypocrite prostituée, tu mens en tout ; et tu as fait ligue avec une bande de scélérats pour m'accabler d'affronts et de mépris ; mais, avec ces ongles, je t'arracherai tes yeux perfides, qui se feraient un plaisir de me voir dans mon ignominie.

[PINCH *et ses gens veulent lier* ANTIPHOLUS *d'Éphèse et* DROMIO *d'Éphèse.*]

ADRIANA
Oh ! liez-le, liez-le ; qu'il ne m'approche pas.

PINCH
Plus de monde !—Le démon qui est en lui est fort.

LUCIANA
Hélas ! le pauvre homme, comme il est pâle et défait !

ANTIPHOLUS
Quoi ! voulez-vous m'égorger ? Toi, geôlier, je suis ton prisonnier, souffriras-tu qu'ils m'arrachent de tes mains ?

L'OFFICIER
Messieurs, laissez-le ; il est mon prisonnier, et vous ne l'aurez pas.

PINCH
Allons, qu'on lie cet homme-là, car il est frénétique aussi.

ADRIANA
Que veux-tu dire, sergent hargneux ? As-tu donc du plaisir à voir un infortuné se faire du mal et du tort à lui-même ?

L'OFFICIER
Il est mon prisonnier ; si je le laisse aller, on exigera de moi la somme qu'il doit.

ADRIANA
Je te déchargerai avant de te quitter ; conduis-moi à l'instant à son créancier. Quand je saurai la nature de cette dette je la payerai. Mon bon docteur, voyez à ce qu'il soit conduit en sûreté jusqu'à ma maison.—O malheureux jour !

ANTIPHOLUS
O misérable prostituée !

DROMIO
Mon maître, me voilà entré dans les liens pour l'amour de vous.

ANTIPHOLUS
Malheur à toi, scélérat ! pourquoi me fais-tu mettre en fureur ?

DROMIO
Voulez-vous donc être lié pour rien ? Soyez fou, mon maître ; criez, le diable.....

LUCIANA
Dieu les assiste, les pauvres âmes ! Comme ils extravaguent !

ADRIANA
Allons, emmenez-le d'ici.—Ma soeur, venez avec moi. [PINCH, ANTIPHOLUS, DROMIO, *etc., sortent.) (A* L'OFFICIER.] Dites-moi, à présent, à la requête de qui est-il arrêté ?

L'OFFICIER
A la requête d'un certain Angelo, un orfèvre. Le connaissez-vous ?

ADRIANA
Je le connais. Quelle somme lui doit-il ?

L'OFFICIER
Deux cents ducats.

ADRIANA
Et pourquoi les lui doit-il ?

L'OFFICIER
C'est le prix d'une chaîne que votre mari a reçue de lui.

ADRIANA
Il avait commandé une chaîne pour moi, mais elle ne lui a pas été livrée.

LA COURTISANE
Quand votre mari, tout en fureur, est venu aujourd'hui chez moi, et a emporté ma bague, que je lui ai vue au doigt tout à l'heure, un moment après je l'ai rencontré avec ma chaîne.

ADRIANA
Cela peut bien être ; mais je ne l'ai jamais vue.—Venez, geôlier, conduisez-moi à la demeure de l'orfèvre ; il me tarde de savoir la vérité de ceci dans tous ses détails.

[*Entrent* ANTIPHOLUS *de Syracuse avec son épée nue, et* DROMIO *de Syracuse.*]

LUCIANA
O Dieu, ayez pitié de nous, les voilà de nouveau en liberté !

ADRIANA
Et ils viennent l'épée nue ! Appelons du secours, pour les faire lier de nouveau.

L'OFFICIER
Sauvons-nous ; ils nous tueraient.
[*Ils s'enfuient.*]

ANTIPHOLUS
Je vois que ces sorcières ont peur des épées.

DROMIO
Celle qui voulait être votre femme tantôt vous fuit à présent.

ANTIPHOLUS
Allons au Centaure. Tirons-en nos bagages ; je languis d'être sain et sauf à bord.

DROMIO
Non, restez ici cette nuit ; sûrement on ne nous fera aucun mal. Vous avez vu qu'on nous parle amicalement, qu'on nous a donné de l'or ; il me semble que c'est une si bonne nation, que sans cette montagne de chair folle, qui me réclame le mariage, je me sentirais assez d'envie de rester ici toujours, et de devenir sorcier.

ANTIPHOLUS
Je ne resterais pas ce soir pour la valeur de la ville entière : allons-nous-en pour faire porter notre bagage à bord.

[*Ils sortent.*]

Acte cinquième

Scène I

[*La scène se passe dans une rue, devant un monastère.*]

[*Entrent* LE MARCHAND *ET* ANGELO.]

ANGELO
Je suis fâché, monsieur, d'avoir retardé votre départ. Mais je vous proteste que la chaîne lui a été livrée par moi, quoiqu'il ait la malhonnêteté inconcevable de le nier.

LE MARCHAND
Comment cet homme est-il considéré dans la ville ?

ANGELO
Il jouit d'une réputation respectable, d'un crédit sans bornes, il est fort aimé : il ne le cède à aucun citoyen de cette ville : sa parole me répondrait de toute ma fortune quand il le voudrait.

LE MARCHAND
Parlez bas : c'est lui, je crois, qui se promène là.

[*Entre* ANTIPHOLUS *de Syracuse.*]

ANGELO
C'est bien lui : et il porte à son cou cette même chaîne qu'il a juré, par un parjure insigne, n'avoir pas reçue. Monsieur, suivez-moi, je vais lui

parler.—(*A Antipholus.*) Seigneur Antipholus, je m'étonne que vous m'ayez causé cette honte et cet embarras, non sans nuire un peu à votre propre réputation. Me nier d'un ton si décidé, avec des serments, cette chaine-là même que vous portez à présent si ouvertement ! Outre l'accusation, la honte et l'emprisonnement que vous m'avez fait subir, vous avez encore fait tort à cet honnête ami, qui, s'il n'avait pas attendu l'issue de notre débat, aurait mis à la voile, et serait actuellement en mer. Vous avez reçu cette chaine de moi : pouvez-vous le nier ?

ANTIPHOLUS
Je crois que je l'ai reçue de vous : je ne l'ai jamais nié, monsieur.

ANGELO
Ob ! vous l'avez nié, monsieur, et avec serment encore.

ANTIPHOLUS
Qui m'a entendu le nier et jurer le contraire ?

LE MARCHAND
Moi que vous connaissez, je l'ai entendu de mes propres oreilles : fi donc ! misérable ; c'est une honte qu'il vous soit permis de vous promener là où s'assemblent les honnêtes gens.

ANTIPHOLUS
Vous êtes un malheureux de me charger de pareilles accusations : je soutiendrai mon honneur et ma probité contre vous, et tout à l'heure, si vous osez me faire face.

LE MARCHAND
Je l'ose, et je te défie comme un coquin que tu es.

[*Ils tirent l'épée pour se battre.)*
(Entrent ADRIANA, LUCIANA, LA COURTISANE *et autres.*]

ADRIANA
[*accourant*] Arrêtez, ne le blessez pas ; pour l'amour de Dieu ! il est fou.—Que quelqu'un se saisisse de lui : ôtez-lui son épée.—Liez Dromio aussi, et conduisez-les à ma maison.

DROMIO
Fuyons, mon maître, fuyons ; au nom de Dieu, entrez dans quelque maison. Voici une espèce de prieuré : entrons, ou nous sommes perdus.

[ANTIPHOLUS *de Syracuse et* DROMIO *entrent dans le couvent.)*

*(*L'ABBESSE *parait.*]

L'ABBESSE
Silence, braves gens : pourquoi vous pressez-vous en foule à cette porte ?

ADRIANA
Je viens chercher mon pauvre mari qui est fou. Entrons, afin de pouvoir le lier comme il faut, et l'emmener chez lui pour se rétablir.

ANGELO
Je le savais bien qu'il n'était pas dans son bon sens.

LE MARCHAND
Je suis fâché maintenant d'avoir tiré l'épée contre lui.

L'ABBESSE
Depuis quand est-il ainsi possédé ?

ADRIANA
Toute cette semaine il a été mélancolique, sombre et chagrin, bien, bien différent de ce qu'il était naturellement : mais jusqu'à cette après-midi, sa fureur n'avait jamais éclaté dans cet excès de frénésie.

L'ABBESSE
N'a-t-il point fait de grandes pertes par un naufrage ? enterré quelque ami chéri ? Ses yeux n'ont-ils pas égaré son coeur dans un amour illégitime ? C'est un péché très-commun chez les jeunes gens qui donnent à leurs yeux la liberté de tout voir : lequel de ces accidents a-t-il éprouvé ?

ADRIANA
Aucun ; si ce n'est peut-être le dernier. Je veux dire quelque amourette qui l'éloignait souvent de sa maison.

L'ABBESSE
Vous auriez dû lui faire des remontrances.

ADRIANA
Eh ! je l'ai fait.

L'ABBESSE
Mais pas assez fortes.

ADRIANA
Aussi fortes que la pudeur me le permettait.

L'ABBESSE
Peut-être en particulier.

ADRIANA
Et en public aussi.

L'ABBESSE
Oui, mais pas assez.

ADRIANA
C'était le texte de tous nos entretiens : au lit, il ne pouvait pas dormir tant je lui en parlais. A table, il ne pouvait pas manger tant je lui en parlais. Étions-nous seuls, c'était le sujet de mes discours. En compagnie, mes regards le lui disaient souvent : je lui disais encore que c'était mal et honteux.

L'ABBESSE
Et de là il est arrivé que cet homme est devenu fou : les clameurs envenimées d'une femme jalouse sont un poison plus mortel que la dent d'un chien enragé. Il parait que son sommeil était interrompu par vos querelles ; voilà ce qui a rendu sa tête légère. Vous dites que les repas étaient assaisonnés de vos reproches ; les repas troublés font les mauvaises digestions, d'où naissent le feu et le délire de la fièvre. Et qu'est-ce que la fièvre sinon un accès de folie ! Vous dites que vos criailleries ont interrompu ses délassements ; en privant l'homme d'une douce récréation, qu'arrive-t-il ? la sombre et triste mélancolie qui tient de près au farouche et inconsolable désespoir ; et à sa suite une troupe hideuse et empestée de pâles maladies, ennemies de l'existence. Être troublé dans ses repas, dans ses délassements, dans le sommeil qui conserve la vie, il y aurait de quoi rendre fous hommes et bêtes. La conséquence est donc que ce sont vos accès de jalousie qui ont privé votre mari de l'usage de sa raison.

LUCIANA
Elle ne lui a jamais fait que de douces remontrances, lorsque lui, il se livrait à la fougue, à la brutalité de ses emportements grossiers. (*A sa soeur.*) Pourquoi supportez-vous ces reproches sans répondre ?

ADRIANA
Elle m'a livrée aux reproches de ma conscience.—Bonnes gens, entrez, et mettez la main sur lui.

L'ABBESSE
Non ; personne n'entre jamais dans ma maison.

ADRIANA
Alors, que vos domestiques amènent mon mari.

L'ABBESSE
Cela ne sera pas non plus : il a pris ce lieu pour un asile sacré : et le privilège le garantira de vos mains, jusqu'à ce que je l'aie ramené à l'usage de ses facultés, ou que j'aie perdu mes peines en l'essayant.

ADRIANA
Je veux soigner mon mari, être sa garde, car c'est mon office ; et je ne veux d'autre agent que moi-même : ainsi laissez-le moi ramener dans ma maison.

L'ABBESSE
Prenez patience : je ne le laisserai point sortir d'ici que je n'aie employé les moyens approuvés que je possède, sirops, drogues salutaires, et saintes oraisons, pour le rétablir dans l'état naturel de l'homme : c'est une partie de mon voeu, un devoir charitable de notre ordre ; ainsi retirez-vous, et laissez-le ici à mes soins.

ADRIANA
Je ne bougerai pas d'ici, et je ne laisserai point ici mon mari. Il sied mal à votre sainteté de séparer le mari et la femme.

L'ABBESSE
Calmez-vous : et retirez-vous, vous ne l'aurez point.

[L'ABBESSE *sort.*]

LUCIANA
Plaignez-vous au duc de cette indignité.

ADRIANA
Allons, venez : je tomberai prosternée à ses pieds, et je ne m'en relève point que mes larmes et mes prières n'aient engagé Son Altesse à se transporter en personne au monastère, pour reprendre de force mon mari à l'abbesse.

LE MARCHAND
L'aiguille de ce cadran marque, je crois, cinq heures. Je suis sûr que

dans ce moment le duc lui-même va se rendre en personne dans la sombre vallée, lieu de mort et de tristes exécutions, derrière les fossés de cette abbaye.

ANGELO
Et pour quelle cause y vient-il ?

LE MARCHAND
Pour voir trancher publiquement la tête à un respectable marchand de Syracuse qui a eu le malheur d'enfreindre les lois et les statuts de cette ville, en abordant dans cette baie.

ANGELO
En effet, les voilà qui viennent : nous allons assister à sa mort.

LUCIANA
[*à sa soeur*] Jetez-vous aux pieds du duc, avant qu'il ait passé l'abbaye.

[*Entrent* LE DUC *avec son cortège,* ÆGÉON, *la tête nue, le bourreau, des gardes et autres officiers.*]

LE DUC
[*à un crieur public*] Proclamez encore une fois publiquement que s'il se trouve quelque ami qui veuille payer la somme pour lui, il ne mourra point, tant nous nous intéressons à son sort !

ADRIANA
[*se jetant aux genoux du duc*] Justice, très-noble duc, justice contre l'abbesse.

LE DUC
C'est une dame vertueuse et respectable : il n'est pas possible qu'elle vous ait fait tort.

ADRIANA
Que Votre Altesse daigne m'écouter : Antipholus, mon époux,—que j'ai fait le maître de ma personne et de tout ce que je possédais, sur vos lettres pressantes,—a, dans ce jour fatal, été attaqué d'un accès de folie des plus violents. Il s'est élancé en furieux dans la rue (et avec lui son esclave, qui est aussi fou que lui), outrageant les citoyens, entrant de force dans leurs maisons, emportant avec lui bagues, joyaux, tout ce qui plaisait à son caprice. Je suis parvenue à le faire lier une fois, et je l'ai fait conduire chez moi, pendant que j'allais réparer les torts que sa

furie avait commis çà et là dans la ville. Cependant, je ne sais par quel moyen il a pu s'échapper, il s'est débarrassé de ceux qui le gardaient, suivi de son esclave forcené comme lui ; tous deux poussés par une rage effrénée, les épées hors du fourreau, nous ont rencontré, et sont venus fondre sur nous ; ils nous ont mis en fuite, jusqu'à ce que pourvus de nouveaux renforts nous soyons revenus pour les lier ; alors ils se sont sauvés dans cette abbaye, où nous les avons poursuivis. Et voilà que l'abbesse nous ferme les portes, et ne veut pas nous permettre de le chercher, ni le faire sortir, afin que nous puissions l'emmener. Ainsi, très-noble duc, par votre autorité, ordonnez qu'on l'amène et qu'on l'emporte chez lui, pour y recevoir des secours.

LE DUC
Votre mari a servi jadis dans mes guerres ; et je vous ai engagé ma parole de prince, lorsque vous l'avez admis à partager votre lit, de lui faire tout le bien qui pourrait dépendre de moi.—Allez, quelqu'un de vous, frappez aux portes de l'abbaye, et dites à la dame abbesse de venir me parler : je veux arranger ceci, avant de passer outre.

[*Entre un domestique.*]

LE DOMESTIQUE
O ma maîtresse, ma maîtresse, courez vous cacher et sauvez vos jours. Mon maître et son esclave sont tous deux lâchés : ils ont battu les servantes l'une après l'autre et lié le docteur, dont ils ont flambé la barbe avec des tisons allumés[32] ; et à mesure qu'elle brûlait, ils lui ont jeté sur le corps de grands seaux de fange infecte, pour éteindre le feu qui avait pris à ses cheveux. Mon maître l'exhorte à la patience, tandis que son esclave le tond avec des ciseaux, comme un fou[33] ; et sûrement, si vous n'y envoyez un prompt secours, ils tueront à eux deux le magicien.

ADRIANA
Tais-toi, imbécile : ton maître et son valet sont ici ; et tout ce que tu nous dis là est un conte.

LE DOMESTIQUE
Ma maîtresse, sur ma vie, je vous dis la vérité. Depuis que j'ai vu cette scène, je suis accouru presque sans respirer. Il crie après vous, et il jure que s'il peut vous saisir, il vous grillera le visage et vous défigurera. [*On entend des cris à l'intérieur.*] Écoutez, écoutez : je l'entends ; fuyez, ma maîtresse, sauvez-vous.

LE DUC
[*à* ADRIANA] Venez, restez, n'ayez aucune crainte.—Défendez-la de vos hallebardes.

ADRIANA
[*voyant entrer* ANTIPHOLUS *d'Éphèse*] O dieux ! c'est mon mari ! Vous êtes témoins, qu'il reparaît ici comme un invisible esprit. Il n'y a qu'un moment, que nous l'avons vu entrer dans cette abbaye ; et le voilà maintenant qui arrive d'un autre côté : cela dépasse l'intelligence humaine !

[*Entrent* ANTIPHOLUS *et* DROMIO *d'Éphèse.*]

ANTIPHOLUS
Justice ! généreux duc ; oh ! accordez-moi justice ! Au nom des services que je vous ai rendus autrefois, lorsque je vous ai couvert de mon corps dans le combat et que j'ai reçu de profondes blessures pour sauver votre vie, au nom du sang que j'ai perdu alors pour vous, accordez-moi justice.

ÆGÉON
Si la crainte de la mort ne m'ôte pas la raison, c'est mon fils Antipholus que je vois, et Dromio.

ANTIPHOLUS
Justice, bon prince, contre cette femme que voilà ! Elle, que vous m'avez donnée vous-même pour épouse, elle m'a outragé et déshonoré par le plus grand et le plus cruel affront. L'injure qu'elle m'a fait aujourd'hui sans pudeur dépasse l'imagination.

LE DUC
Expliquez-vous, et vous me trouverez juste.

ANTIPHOLUS
Aujourd'hui même, puissant duc, elle a fermé sur moi les portes de ma maison, tandis qu'elle s'y régalait avec d'infâmes fripons[34].

LE DUC
Voilà une faute grave : répondez, femme : avez-vous agi ainsi ?

ADRIANA
Non, mon digne seigneur :—Moi, lui et ma soeur, nous avons dîné ensemble aujourd'hui. Malheur sur mon âme, si l'accusation dont il me

charge n'est pas fausse !

LUCIANA
Que je ne revoie jamais le jour, que je ne dorme jamais la nuit, si elle ne dit à Votre Altesse la pure vérité !

ANGELO
O femme parjure ! elles rendent toutes deux de faux témoignages. Sur ce point le fou les accuse justement.

ANTIPHOLUS
Mon souverain, je sais ce que je dis. Je ne suis point troublé par les vapeurs du vin, ni égaré par le désordre de la colère, quoique les injures que j'ai reçues puissent faire perdre la raison à un homme plus sage que moi : cette femme m'a enfermé dehors aujourd'hui, et je n'ai pu rentrer pour dîner : cet orfèvre que vous voyez, s'il n'était pas d'accord avec elle, pourrait en rendre témoignage : car il était avec moi alors : il m'a quitté pour aller chercher une chaîne, promettant de me l'apporter au Porc-Épic, où Baltasar et moi avons dîné ensemble : notre dîner fini, et lui ne revenant point, je suis allé le chercher : je l'ai rencontré dans la rue, et ce marchand en sa compagnie : là ce parjure orfèvre m'a juré effrontément que j'avais aujourd'hui reçu de lui une chaîne, que, Dieu le sait ! je n'ai jamais vue : et pour cette cause, il m'a fait arrêter par un sergent ! J'ai obéi, et j'ai envoyé mon valet à ma maison chercher de certains ducats : il est revenu, mais sans argent. Alors, j'ai prié poliment l'officier de m'accompagner lui-même jusque chez moi. En chemin, nous avons rencontré ma femme, sa soeur, et toute une troupe de vils complices : ils amenaient avec eux un certain Pinch, un malheureux au maigre visage, à l'air affamé, un squelette décharné, un charlatan, un diseur de bonne aventure, un escamoteur râpé, un misérable nécessiteux, aux yeux enfoncés, au regard rusé, une momie ambulante. Ce dangereux coquin a osé se donner pour un magicien ; me regardant dans les yeux, me tâtant le pouls, me bravant en face, lui qui à peine a un visage, et il s'est écrié que j'étais possédé, Aussitôt ils sont tous tombés sur moi, ils m'ont garotté, m'ont entraîné, et m'ont plongé, moi et mon valet, tous deux liés, dans une humide et ténébreuse cave de ma maison. À la fin, rongeant mes liens avec mes dents, je les ai rompus ; j'ai recouvré ma liberté, et je suis aussitôt accouru ici près de Votre Altesse : je la conjure de me donner une ample satisfaction pour ces indignités et les affronts inouïs qu'on m'a fait souffrir.

ANGELO
Mon prince, d'après la vérité, mon témoignage s'accorde avec le sien en ceci, c'est qu'il n'a pas dîné chez lui, mais qu'on lui a fermé la porte.

LE DUC
Mais lui avez-vous livré on non la chaîne en question ?

ANGELO
Il l'a reçue de moi, mon prince ; et lorsqu'il courait dans cette rue, ces gens-là ont vu la chaîne à son cou.

LE MARCHAND
De plus, moi je ferai serment que, de mes propres oreilles, je vous ai entendu avouer que vous aviez reçu de lui la chaîne, après que vous l'aviez nié avec serment sur la place du Marché ; et c'est à cette occasion que j'ai tiré l'épée contre vous : alors vous vous êtes sauvé dans cette abbaye que voilà, d'où vous êtes, je crois, sorti par miracle.

ANTIPHOLUS
Je ne suis jamais entré dans l'enceinte de cette abbaye ; jamais vous n'avez tiré l'épée contre moi ; jamais je n'ai vu la chaîne : j'en prends le ciel à témoin ! Et tout ce que vous m'imputez-là n'est que mensonge.

LE DUC
Quelle accusation embrouillée ! Je crois que vous avez tous bu dans la coupe de Circé. S'il était entré dans cette maison, il y aurait été, s'il était fou, il ne plaiderait pas sa cause avec tant de sang-froid.—Vous dites qu'il a dîné chez lui ; l'orfèvre le nie.—Et toi, maraud, que dis-tu ?

DROMIO
Prince, il a dîné avec cette femme au Porc-Épic.

LA COURTISANE
Oui, mon prince, il a enlevé de mon doigt cette bague que vous lui voyez.

ANTIPHOLUS
Cela est vrai, mon souverain ; c'est d'elle que je tiens cette bague.

LE DUC
[*à* LA COURTISANE] L'avez-vous vu entrer dans cette abbaye ?

LA COURTISANE
Aussi sur, mon prince, qu'il l'est que je vois Votre Grâce.

LE DUC
Cela est étrange !—Allez, dites à l'abbesse de se rendre ici : je crois vraiment que vous êtes tous d'accord ou complètement fous !

[*Un des gens du duc va chercher* L'ABBESSE.]

ÆGÉON
Puissant duc, accordez-moi la liberté de dire un mot. Peut-être vois-je ici un ami qui sauvera ma vie et payera la somme qui peut me délivrer.

LE DUC
Dites librement, Syracusain, ce que vous voudrez.

ÆGÉON
[*à* ANTIPHOLUS] Votre nom, monsieur, n'est-il pas Antipholus ? et n'est-ce pas là votre esclave Dromio ?

DROMIO
[*d'Éphèse*] Il n'y a pas encore une heure, monsieur, que j'étais son esclave lié : mais lui, je l'en remercie, il a coupé deux cordes avec ses dents ; et maintenant je suis Dromio et son esclave, mais délié.

ÆGÉON
Je suis sur que tous deux vous vous souvenez de moi.

DROMIO
[*d'Éphèse*] Nous nous souvenons de nous-mêmes, monsieur, en vous voyant ; car il y a quelques instants que nous étions liés, comme vous l'êtes à présent. Vous n'êtes pas un malade de Pinch, n'est-ce pas, monsieur ?

ÆGÉON
[*à* ANTIPHOLUS] Pourquoi me regardez-vous comme un étranger ? Vous me connaissez bien.

ANTIPHOLUS
[*d'Éphèse*] Je ne vous ai jamais vu de ma vie, jusqu'à ce moment.

ÆGÉON
Oh ! le chagrin m'a changé depuis la dernière fois que vous m'avez vu : mes heures d'inquiétude, et la main destructrice du temps ont gravé d'étranges traces sur mon visage. Mais dites-moi encore, ne reconnaissez-vous pas ma voix ?

ANTIPHOLUS
[*d'Éphèse*] Non plus.

ÆGÉON
Et toi, Dromio ?

DROMIO
[*d'Éphèse*] Ni moi, monsieur, je vous l'assure.

ÆGÉON
Et moi je suis sûr que tu la reconnais.

DROMIO
[*d'Éphèse*] Oui, monsieur ? Et moi je suis sûr que non ; et ce qu'un homme vous nie, vous êtes maintenant tenu de le croire.

ÆGÉON
Ne pas reconnaître ma voix ! O temps destructeur ! as-tu donc tellement déformé et épaissi ma langue, dans le court espace de sept années, que mon fils unique, que voici, ne puisse reconnaître ma faible voix où résonnent les rauques soucis ! Quoique mon visage, sillonné de rides, soit caché sous la froide neige de l'hiver qui glace la sève, quoique tous les canaux de mon sang soient gelés, cependant un reste de mémoire luit dans la nuit de ma vie ; les flambeaux à demi consumés de ma vue ont encore quelque pâle clarté ; mes oreilles assourdies me servent encore un peu à entendre, et tous ces vieux témoins (non, je ne puis me tromper) me disent que tu es mon fils Antipholus.

ANTIPHOLUS
[*d'Éphèse*] Je n'ai jamais vu mon père de ma vie.

ÆGÉON
Il n'y a pas encore sept ans, jeune homme, tu le sais, que nous nous sommes séparés à Syracuse ; mais peut-être, mon fils, as-tu honte de me reconnaître dans l'infortune ?

ANTIPHOLUS
[*d'Éphèse*] Le duc, et tous ceux de la ville qui me connaissent, peuvent attester avec moi que cela n'est pas vrai ; je n'ai jamais vu Syracuse de ma vie.

LE DUC
Je t'assure, Syracusain, que depuis vingt ans que je suis le patron d'Antipholus, jamais il n'a vu Syracuse : je vois que ton grand âge et

ton danger troublent ta raison.

[*Entre* L'ABBESSE, *suivie d'*ANTIPHOLUS *et de* DROMIO *de Syracuse.*]

L'ABBESSE
Très-puissant duc, voici un homme cruellement outragé.
[*Tout le peuple s'approche et se presse pour voir.*]

ADRIANA
Je vois deux maris, ou mes yeux me trompent.

LE DUC
Un de ces deux hommes est sans doute le génie de l'autre ; il en est de même de ces deux esclaves. Lequel des deux est l'homme naturel, et lequel est l'esprit ? Qui peut les distinguer ?

DROMIO
[*de Syracuse*] C'est moi, monsieur, qui suis Dromio ; ordonnez à cet homme-là de se retirer.

DROMIO
[*d'Éphèse*] C'est moi, monsieur, qui suis Dromio, permettez que je reste.

ANTIPHOLUS
[*de Syracuse*] N'es-tu pas Ægéon ? ou es-tu son fantôme ?

DROMIO
[*de Syracuse*] O mon vieux maître ! qui donc l'a chargé ici de ces liens ?

L'ABBESSE
Quel que soit celui qui l'a enchaîné, je le délivrerai de sa chaîne ; et je regagnerai un époux en lui rendant la liberté. Parlez, vieil Ægéon, si vous êtes l'homme qui eut une épouse jadis appelée Emilie, qui vous donna à la fois deux beaux enfants, oh ! si vous êtes le même Ægéon, parlez, et parlez à la même Emilie !

ÆGÉON
Si je ne rêve point, tu es Emilie ; si tu es Emilie, dis-moi où est ce fils qui flottait avec toi sur ce fatal radeau ?

L'ABBESSE
Lui et moi, avec le jumeau Dromio, nous fûmes recueillis par des habitants d'Épidaure ; mais un moment après, de farouches pêcheurs de

Corinthe leur enlevèrent de force Dromio et mon fils, et me laissèrent avec ceux d'Épidaure. Ce qu'ils devinrent depuis, je ne puis le dire ; moi, la fortune m'a placée dans l'état où vous me voyez.

LE DUC
Voici son histoire de ce matin qui commence à se vérifier ; ces deux Antipholus, ces deux fils si ressemblants, et ces deux Dromio, tous les deux si pareils ; et puis ce que cette femme ajoute de son naufrage !— Voilà les parents de ces enfants que le hasard réunit, Antipholus, tu es venu d'abord de Corinthe ?

ANTIPHOLUS
[*de Syracuse*] Non, prince ; non pas moi : je suis venu de Syracuse.

LE DUC
Allons, tenez-vous à l'écart ; je ne peux vous distinguer l'un de l'autre.

ANTIPHOLUS
[*d'Éphèse*] Je suis venu de Corinthe, mon gracieux seigneur.

DROMIO
[*d'Éphèse*] -Et moi avec lui.

ANTIPHOLUS
[*d'Éphèse*] Conduit dans cette ville par le célèbre duc Ménaphon, votre oncle, ce guerrier si fameux.

ADRIANA
Lequel des deux a dîné avec moi aujourd'hui ?

ANTIPHOLUS
[*de Syracuse*] Moi, ma belle dame.

ADRIANA
Et n'êtes-vous pas mon mari ?

ANTIPHOLUS
[*d'Éphèse*] Non, à cela je dis non.

ANTIPHOLUS
[*de Syracuse*] Et j'en conviens avec vous ; quoiqu'elle m'ait donné ce titre....., et que cette belle demoiselle, sa soeur, que voilà, m'ait appelé son frère.—Ce que je vous ai dit alors, j'espère avoir un jour l'occasion de vous le prouver, si tout ce que je vois et que j'entends n'est pas un

songe.

ANGELO
Voilà la chaîne, monsieur, que vous avez reçue de moi.

ANTIPHOLUS
[*de Syracuse*] Je le crois, monsieur ; je ne le nie pas.

ANTIPHOLUS
[*d'Éphèse, à* ANGELO] Et vous, monsieur, vous m'avez fait arrêter pour cette chaîne.

ANGELO
Je crois que oui, monsieur ; je ne le nie pas.

ADRIANA
[*à* ANTIPHOLUS *d'Éphèse*] Je vous ai envoyé de l'argent, monsieur, pour vous servir de caution par Dromio ; mais je crois qu'il ne vous l'a pas porté.

[*Désignant* DROMIO *de Syracuse.*]

DROMIO
[*de Syracuse*] Non, point par moi.

ANTIPHOLUS
[*de Syracuse*] J'ai reçu de vous cette bourse de ducats ; et c'est Dromio, mon valet, qui me l'a apportée : je vois à présent que chacun de nous a rencontré le valet de l'autre, j'ai été pris pour lui, et lui pour moi ; et de là sont venues ces Méprises.

ANTIPHOLUS
[*d'Éphèse*] J'engage ici ces ducats pour la rançon de mon père, que voilà.

LE DUC
C'est inutile, je donne la vie à votre père.

LA COURTISANE
[*à* ANTIPHOLUS *d'Éphèse*] Monsieur, il faut que vous me rendiez ce diamant.

ANTIPHOLUS
[*d'Éphèse*] Le voilà, prenez-le, et bien des remerciements pour votre bonne chère.

L'ABBESSE
Illustre duc, veuillez prendre la peine d'entrer avec nous dans cette abbaye : vous entendrez l'histoire entière de nos aventures. Et vous tous qui êtes assemblés en ce lieu, et qui avez souffert quelque préjudice des erreurs réciproques d'un jour, venez, accompagnez-nous, et vous aurez pleine satisfaction.—Pendant vingt-cinq ans entiers, j'ai souffert les douleurs de l'enfantement à cause de vous, mes enfants, et ce n'est que de cette heure que je suis enfin délivrée de mon pesant fardeau.—Le duc, mon mari, et mes deux enfants, et vous, les calendriers de leur naissance, venez avec moi à une fête d'accouchée ; à de si longues douleurs doit succéder une telle nativité.

LE DUC
De tout mon coeur ; je veux jaser comme une commère à cette fête.

[*Sortent* LE DUC, L'ABBESSE, ÆGÉON, LA COURTISANE, LE MARCHAND *et la suite.*]

DROMIO
[*de Syracuse, à* ANTIPHOLUS *d'Éphèse*] Mon maître, irai-je reprendre abord votre bagage ?

ANTIPHOLUS
[*d'Éphèse*] Dromio, quel bagage à moi as-tu donc embarqué ?

DROMIO
[*de Syracuse*] Tous vos effets, monsieur, que vous aviez à l'auberge du Centaure.

ANTIPHOLUS
[*de Syracuse*] C'est à moi qu'il veut parler : c'est moi qui suis ton maître, Dromio ; allons, viens avec nous : nous pourvoirons à cela plus tard : embrasse ici ton frère, et réjouis-toi avec lui.

[*Les deux* ANTIPHOLUS *sortent.*]

DROMIO
[*de Syracuse*] Il y a à la maison de votre maître une grosse amie qui, aujourd'hui à dîner, m'a *encuisiné*, en me prenant pour vous. Ce sera désormais ma soeur, et non ma femme.

DROMIO
[*d'Éphèse*] Il me semble que vous êtes mon miroir, au lieu d'être mon frère. Je vois dans votre visage que je suis un joli garçon.—Voulez-vous entrer pour voir leur fête ?

DROMIO
[*de Syracuse*] Ce n'est pas à moi, monsieur, à passer le premier : vous êtes mon aîné.

DROMIO
[*d'Éphèse*] C'est une question : comment la résoudrons-nous ?

DROMIO
[*de Syracuse*] Nous tirerons à la courte paille pour la décider. Jusque-là, passez devant.

DROMIO
[*d'Éphèse*] Non, tenons-nous ainsi. Nous sommes entrés dans le monde comme deux frères : entrons ici la main dans la main, et non l'un devant l'autre.

[*Ils sortent.*]

This offline edition was generated from the canonical TEI text.

bookstacks.org